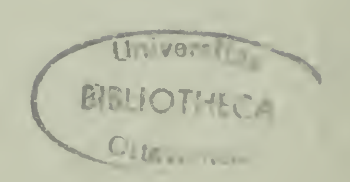
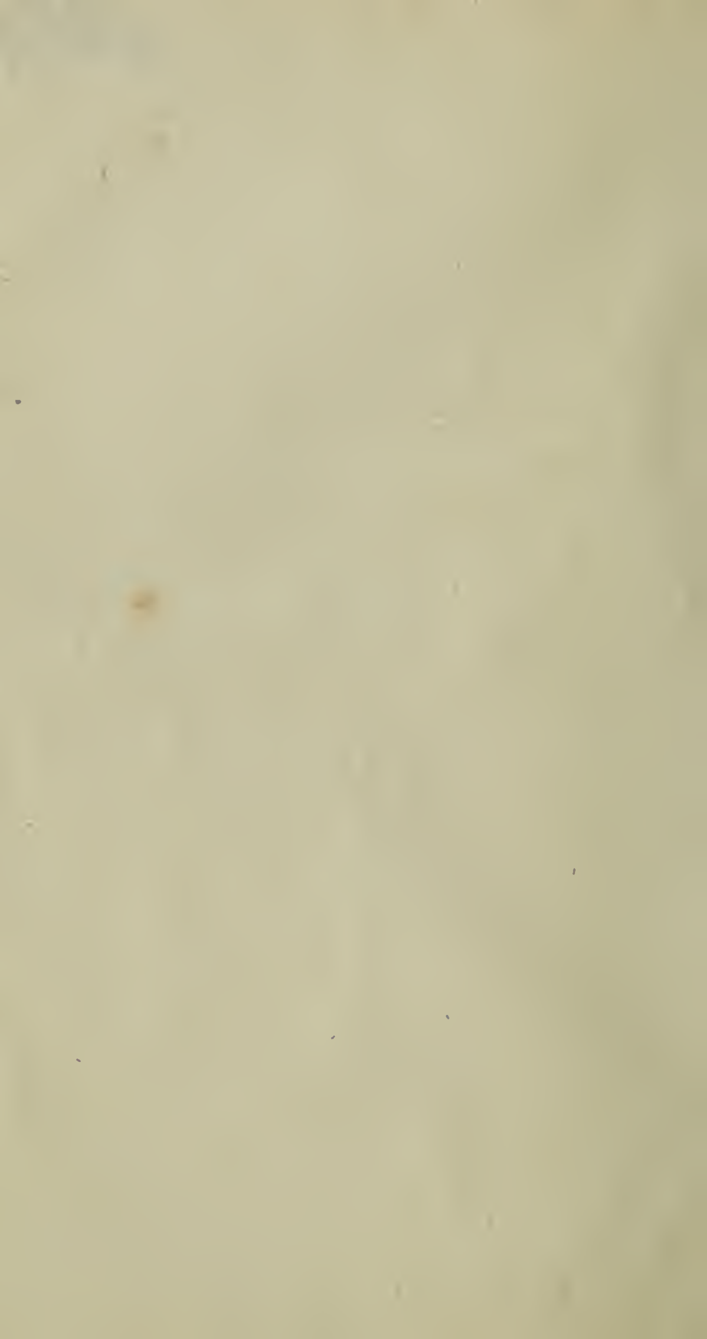
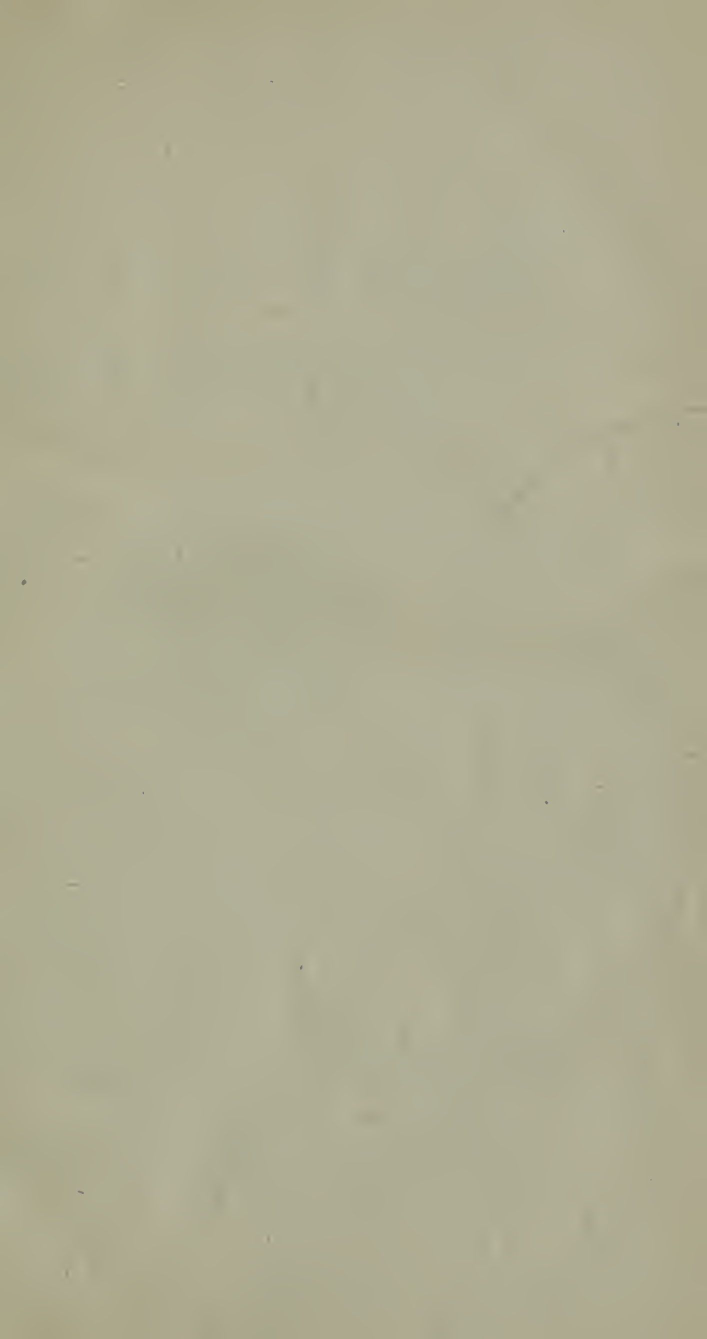


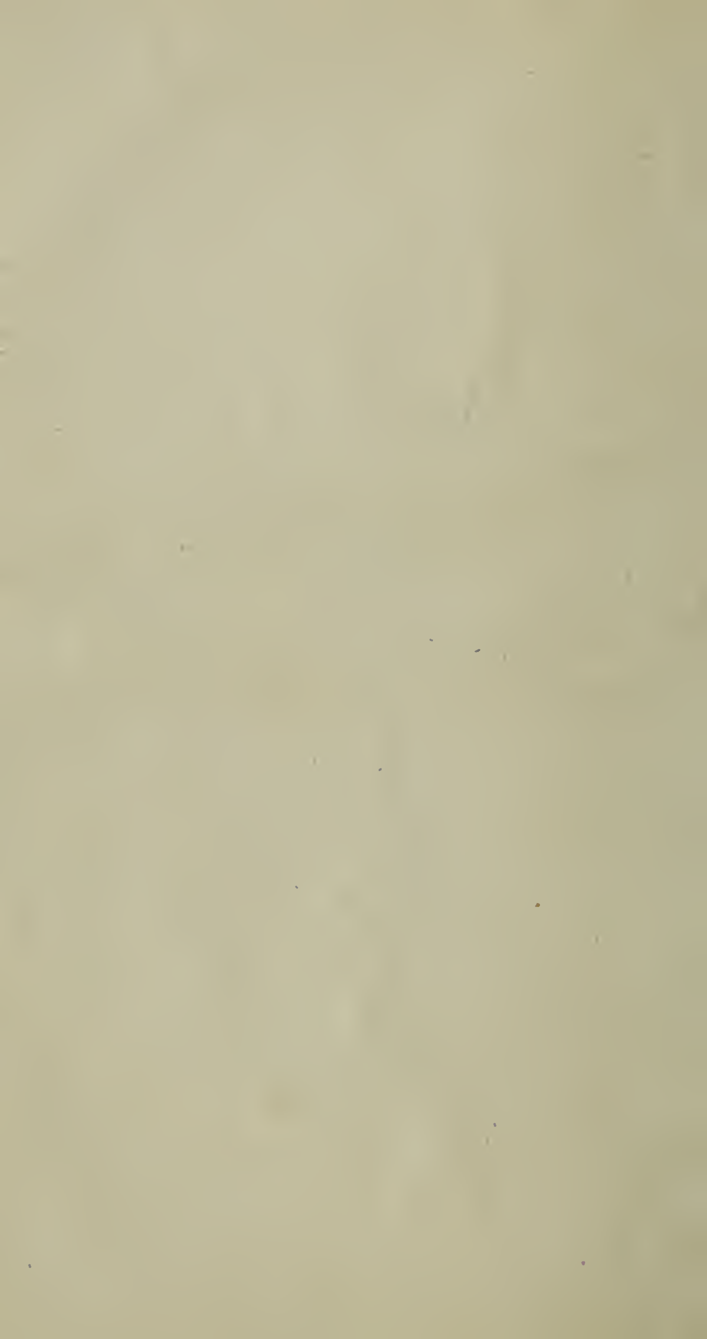
















LETTRES D'UN *CITOYEN* DE GENEVE.



A COLOGNE,

Et se trouve à Paris,

Au Cabinet Litteraire, Pont Notre-Dame, près la Pompe, Magazin de GRANGE' & DUFOUR.

M. DCC. LXIII.



LETTRES D'UN CITOYEN DE GENEVE.

LETTRE PREMIERE.

GEORGE THOMAS à CLIFORT.



O Le bon tems, mon neveu! l'heureux ſiécle, où l'on voit des animaux à tête creuſe, à langue dorée, grimpés ſur le théâtre du monde, amuſer les ſpectateurs de leur gentille extravagance ; où l'on voit une nouvelle eſpece de petits Etres aſſez plaiſans, écraſés ſous le manteau de la Philo-

ſophie, tenir la plume d'une main, de l'autre une marote. Que j'aurais de regrets d'être né plutôt ou plus tard, & que le tems où nous vivons eſt précieux pour les rieurs! . . . . Je te vois froncer les ſourcils, & ta noble impatience me donne au diable avec mon préliminaire: un moment mon neveu, je m'explique; c'eſt préciſément de toi que je parle.

Je vais répondre maintenant à ta bizarre lettre. . . hé bien, mon pauvre Diogéne, le génie mâle & vigoureux qui tonne dans tes écrits, cette tête, cet athlas de la Philoſophie s'eſt donc briſée comme la tête d'un ſot contre l'écueil de l'amour ?.. La belle chûte! le grand Philoſophe! . . . quel eſt donc cet enchaînement de circonſtances que tu prétends inévitable, & qui creuſa par dégrès l'abîme où je te vois deſcendu? Quoi, tu n'as pû te défendre

de séduire une Fille honnête & de l'abandonner indignement? Tu n'as pû te défendre d'épouser une. . . je ne sais qui... sage si tu le veux, mais sans fortune, sans naissance. Tu n'as pû te défendre de les deshonorer elles & leurs enfans? Voilà une influence bien sinistre, bien extraordinaire; mais M. l'Orateur, le maraud qui expire sur la roue avoit aussi son étoile, & l'enchaînement des circonstances entraîne tous les jours au gibet.

Vous autres Philosophes, vous avez des priviléges qui n'appartiennent qu'à vous; tous les crimes vous sont permis, pourvu que vous parliez sans cesse de vertu... Où est donc cette vertu que je ne comprens pas? Que t'a-t-elle fait faire? Des sottises! où t'a-t-elle conduit? A Paris! bel asile pour la vertu! que feras-tu à Paris, des livres? Bon

métier; de la musique, belle ressource? Tu éleveras des enfans? Excellent Précepteur; eh malheureux! toi qui parles sans cesse de la nature, tu en as abjuré les bienfaits; cette nature t'a donnée des bras, t'a fait naître dans le berceau de l'industrie, reviens dans ta Patrie; nos atteliers te sont ouverts, ils t'invitent au travail, fais des ressorts de montre, & non-pas des sophismes, un tournebroche & non-pas un roman; viens partager avec moi le fruit de mes travaux, & préparer des secours à la vieillesse de ton Pere... A propos de ton Pere, il est inexorable, inflexible; ton mariage est cassé sans ressource; ta triste veuve pleure, m'attendrit & m'ennuye. D'abord après ton départ elle accourut échevelée chez moi: je lui fis donner quelqu'argent, à condition que je ne la verais plus:

elle eſt revenue, je lui ai donné le double; cette Femme me ruinera en viſites : je n'aime pas les gens qui pleurent; j'aime à rire moi.

J'ai trouvé dans tes papiers des feuilles éparſes d'un roman ébauché; ſi tu le deſtines à l'impreſſion, avertis-moi : tandis qu'il eſt entre mes mains je le brûle; mandes-moi cependant ce qui a pû donner lieu à ce bizarre amas de génie & d'inconſéquence : je ſoupçonne cette Julie d'être la même à qui tu fis autrefois un petit héritier : ſi cela eſt, gardes-toi de divulguer une hiſtoire auſſi ſcandaleuſe; tu peux la confier à ma diſcrétion, dis-moi comment tu as ſéduit cette infortunée ? Pourquoi tu l'as abandonnée? Par quel caprice étrange tu en as épouſé une autre? Je ne ſais pourquoi tout cela m'intéreſſe; mais j'attens ta réponſe avec impatience. Adieu....

Ne voilà-t-il pas... non Dieu-merci : j'ai cru voir entrer ta veuve désolée, & ce n'est que ma triste Sœur... je vais parler pour toi.

LETTRE II.

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

O Homme ! qui êtes vous pour interroger Clifort ? Pour sonder un cœur tel que le mien ? Vous a-t-il dispensé sa sublime intelligence ? Et comptez-vous peser votre neveu au poids des hommes vulgaires ?

Vos atteliers sont ouverts, dites-vous, & la lime à la main vous me rappellez à Genève.... Mon oncle, écoutez-moi : l'héritage de vos peres, le champ qui fournit à votre subsistance languit-il sans culture ? Je vole auprès de vous,

& d'un bras vigoureux je tire du ſein de la terre les tréſors qu'elle vous réſerve ; mais que vil inſtrument du luxe je porte au riche oiſif le tribut de mes laborieuſes mains ; c'eſt ce qui répugne à la liberté de l'homme ; c'eſt à la fois l'opprobre du Riche & de l'Artiſte : peu d'hommes ſont nés pour penſer, & notre unique emploi eſt de faire penſer les autres : ſongez en un mot, mon Oncle que pour une tête ſeule le Ciel fit des millions de bras ; je n'ai qu'en dépôt cette tête, & j'en dois compte à l'aveugle univers ; telle eſt l'influence qui me domine ; je penſe, jécris, & jécrirai.

Vous avez lu le manuſcrit informe de ma Julie, je le deſtine à l'impreſſion après y avoir fait quelques changemens que je médite & qui dépendront des circonſtances où je ſuis à la veille de me trouver ; ſi

vous le goûtez, je l'abandonne au feu ; mon deſſein n'eſt pas d'être applaudi : quant à l'Héroïne c'eſt cette même Julie que j'ai perdu... je vais en eſquiſſer l'hiſtoire en peu de mots.

Des circonſtances que vous connaiſſez, je dirais volontiers l'inſtinct, porta mes premiers vœux à la jeune Julie, niéce du fameux Crommberg, votre héros & le mien : elle était aimée de Mont-Clar, qui en avait fait la demande à ſa mere : ce rival fut un aiguillon de plus ; Julie m'en parut plus piquante : je m'annonçai à la mere à titre de concurrent : j'avais quelques avantages dans le cœur de Julie ; ils paſſerent bientôt dans le cœur d'une mere qui l'idolâtrait : je fus préféré ; mon amour s'accrût : celui de Julie parut l'embellir encore, & ſans entrer dans le détail d'un bonheur trop

peu goûté, je dirai ſeulement que le ſoleil pendant trois mois ne termina jamais ſa carriere ſans avoir éclairé nos plaiſirs innocens : mon oncle, que l'innocence en amour eſt un fardeau pénible ! que les larcins que l'on fait au devoir ont d'appas dans un tête-à-tête qui ne doit durer qu'un inſtant ! ſi cet inſtant n'eſt tout entier à l'amour, il murmure ; l'amant gronde ; l'amante appaiſe : il eſt des rivaux redoutables : il eſt des craintes qu'il faut détruire. Le moyen en eſt ſi facile, ſi ſéduiſant ; les maximes d'amour ſont ſi différentes des autres, ſon point d'honneur ſi dangéreux ! hélas, mon oncle, le cœur ſoupire, la bouche preſſe, la nature s'ébranle, la perfide confiance fait le reſte ; un jour... hélas ! qui pût donner à l'homme la faculté funeſte d'empoiſonner lui-même ſon bonheur... Julie en

était yvre encore... à peine dégagé de la douce étreinte de ſes bras amoureux , un bruit myſtérieux que j'entendis à la porte me glaça d'un ſubit effroi...... Mont-Clar refuſé ne s'était point rébuté ; ſes viſites étaient fréquentes : je les comptais avec inquiétude , & les plaintes éternelles dont je fatiguais une amante ſenſible , avaient ſans doute accéleré l'inſtant de mon triomphe. A ce bruit imprévu Mont-Clar ſe peint de traits hideux à mes regards jaloux : je me leve avec émotion , je cours, j'ouvre ; c'était Mont-Clar, le déteſté Mont-Clar !... qui pouvait l'amener ? La mere de Julie avait rejetté ſa demande : la ſeule Julie l'attirait donc encore ! pourquoi cet air myſtérieux? L'heure était indue , le lieux ſecret ; il connaiſſait donc ce même lieu ? Je ne puis vous dire tout ce qui me vint à l'idée ;

les faveurs même; ces careſſes pré-
cieuſes que m'avait prodiguées mon
Amante, s'éleverent contre elle :
j'eus l'indignité de penſer qu'auſſi
faible peut-être... ah! j'en rougis
encore... je ne pus articuler un
ſon... un regard lancé par la haine
exprime mes adieux, mon mépris
& mon injuſtice; je ſors... j'étais
injuſte : hé bien, croiriez-vous que
trois mois ſuffirent à peine pour
me le faire ſoupçonner : ce ne fut
qu'après trois mois de larmes, de
fureurs, de projets inſenſés, que
rentré dans moi-même, j'imaginai
enfin que j'avais pû m'abuſer, que
Mont-Clar & Julie n'étaient peut-
être point d'intelligence : cette idée
me rendit plus tranquille; mais non
ſans jalouſie, & déterminé à m'en
aſſurer pour jamais l'objet, je vole
chez la mere de Julie, je lui de-
mande ſa fille... *mon fils*, me dit-

elle d'une voix mal aſſurée, *Julie n'eſt plus en ma puiſſance, le Ciel en a diſpoſé.* Je crus avoir entendu l'odieux nom de Mont-Clar : je la crus dans les bras de ce rival abhorré ; je m'arrachai à ce ſéjour funeſte, & cherchant s'il eût été poſſible à mettre l'univers entre la perfide & moi ; j'allai m'enſévelir dans la maiſon paternelle.

Dès cet inſtant, mon oncle, mon être s'anéantit : ne me demamdez point compte du reſte de ma vie ; les facultés de mon ame trop long-tems ſuſpendues ſont l'excuſe de mes écarts ; égaré, furieux, portant au fond de mon cœur une image terrible , je crus l'en effacer en y ſubſtituant une idole étrangere : la triſte Lucile fut la victime préferée ; je la traînai à l'Autel ; je l'arrachai tremblante des bras de ſon pere ; je bravai l'autorité du

mien ; je dédaignai vos conſeils ; je fus ingrat, dénaturé, parjure, forcené... j'avais perdu Julie ; le Ciel me pardonait ſans doute.

Quelques jours s'écoulerent : à peine avais-je interrogé mon cœur ſur le vrai ſentiment qu'il donnait à Lucile, lorſque je reçus le billet que je vous confie, rendez-le-moi, mon oncle ; les larmes dont je l'ai mouillé tant de fois ne ſont pas encore épuiſées.

BILLET de JULIE à CLIFORT.

» J'épargne à Clifort un repro-
» che inutile ; s'il oſa ſoupçonner
» ma vertu, que le ciel juge entre
» lui & moi ; un cœur tel que le
» mien ne ſe juſtifie pas. L'inſtant
» où Clifort fut injuſte était déja
» loin de moi ; déjà mon ame épu-
» rée par la retraite offrait à l'Eter-
» nel juſques au ſacrifice du ſou-

» venir, lorſque ſon bras appéſanti » ſur moi repouſſa mon offrande : » la victime que l'homme a ſouil- » lée n'eſt point admiſe dans ſon » Temple ; il m'en bannit avec op- » probre, m'entendez-vous Cli- » fort ?... La faibleſſe prépara le » crime, la fécondité a mis le ſceau » à l'infortune. »

Je compris enfin le ſens de ces triſtes paroles de la mere : *le Ciel en a dipoſé*... je compris qu'elle s'était jettée dans un cloître... ah Dieux ! Julie innocente ! Julie bientôt mere, & moi dans les bras d'une autre ! moi lié par des nœuds que je croyais alors indiſſolubles ; ce ſont de ces horreurs qui m'étoient réſervées... Après avoir parcouru, enfanté, détruit mille projets ridicules, mille expédiens inſenſés, je revins au plus innocent, celui de la vérité : je la préſentai à Julie dans ſon horrible

horrible jour, & la cachant ſcrupuleuſement à Lucile, je condamnai les reſtes de ma vie aux remords qui me déchirent, aux larmes dont je mouille encore ces triſtes caracteres . . . . & vous me haïriez, mon oncle ? Vous, le plus généreux des hommes, vous n'aimeriez pas le plus infortuné ?... Ah! ſi votre cœur eſt d'airain, liſez les deux Lettres que je joins à celle-ci, vous vous attendrirez.

LETTRE de JULIE à CLIFORT.

» Le nom de Julie ſe retrace-t-il
» encore à votre penſée ? S'il vous
» en ſouvient, je vous plains, Cli-
» fort, vos remords ſont affreux
» ſans doute. J'apprens que votre
» épouſe réprouvée par les Loix,
» chaſſée de votre lit, de ce lit où
» jadis . . . . mais mon deſſein n'eſt
» pas de vous faire rougir : je me

» tairais encore après quinze ans de
» pleurs. Si j'étais la ſeule victime
» que je puſſe offrir à l'Eternel : mais
» Clifort je ſuis mere, & la nature
» gémiſſante l'emporte ſur l'amante
» offenſée : ce n'eſt point une amante
» trahie, c'eſt votre fils qui parle
» par ma voix : c'eſt ainſi qu'il s'ex-
» prime.

» O vous, qu'une heureuſe mere
» porta ſans rougir dans ſon flanc,
» vous qui fites la joye d'un pere qui
» vous conçut dans l'innocence,
» lorſque vous reçûtes du Ciel l'exiſ-
» tence & le jour, n'en reçûtes-vous
» qu'un funeſte préſent ? Ou ce qui
» fut un bienfait pour vous, dût-il
» m'être un opprobre ? Non, mon
» pere, le Ciel ſerait injuſte, & c'eſt
» à l'homme ſeul qu'il appartient de
» l'être.

» Triſte enfant de la faibleſſe, je
» fus conçu par le crime : je fus ar-

» rosé en naissant des larmes de ma
» mere : depuis la rougeur de son
» front précéda toujours la tendresse
» de ses regards : la honte prit avec
» moi sa place dans mon berceau :
» mes yeux à peine entr'ouvers cher-
» cherent les yeux de mon pere & ne
» les rencontrerent pas : mes bras
» agissans à peine, chercherent la
» jouë de mon pere & ne la trouve-
» rent pas. Jamais la main paternelle
» ne carressa mon front innocent :
» mon nom mal assuré ne frappa
» jamais mon oreille sans porter
» dans mon cœur l'amertume &
» l'effroi... Mon pere ! mon pere !
» étoit-ce là le vœu de la nature ?

Mon oncle, il faut opter entre Julie & Lucile : je jurais à l'une qu'elle serait mon épouse ; l'autre la fut effectivement. Deux femmes également à plaindre réclament mes sermens. Deux enfans infortunés

tendent vers moi leurs bras : la nature multiplie ſes plaintes ; le ſang murmure , & l'égalité du devoir ſe mêle à l'embarras du choix. Sur la Lettre de Julie, vous vous décidez pour elle: liſez celle de Lucile , & conſeillez-moi ſi vous l'oſez . . . . . vous ſavez qu'avant que mon pere ſe doutât même qu'elle fût mon épouſe , j'eus une fille d'elle.

LETTRE de LUCILE à CLIFORT.

» Si cette ſympathie des cœurs
» que vous me ventiez autrefois n'é-
» toit pas auſſi chimérique que les
» ſermens de l'homme ſont vains ,
» vos ſens ſeroient glacés à l'inſtant
» où j'écris ; dans cet inſtant Cli-
» fort , du faîte de nos murs , incli-
» née ſur le lac , tenant d'une main
» forcénée votre fille malheureuſe ,
» je meſurais de l'œil la profondeur
» de l'abîme : déja mon ame élancée

» avoit prévenu ma chûte, lorſque
» fixant un œil égaré ſur cette jeune
» innocente . . . Vous l'avez ordon-
» né ce ſacrifice affreux ; je n'ai pas
» eu la force de le conſommer.

» C'en eſt donc fait, Clifort, ce
» preſtige flatteur, ce bonheur fan-
» taſtique que j'avois mis en vous,
» ma gloire, mes plaiſirs, ma joye,
» mon exiſtence, tout eſt anéanti
» pour moi : des hommes ſacrileges
» ont effacé d'une main impunie nos
» ſermens écrits dans les Cieux.
» L'Arrêt d'un Sénat pervers a pré-
» valu ſur les décrets de l'Eternel ;
» l'épouſe de Clifort pour dot &
» pour douaire n'emporte du lit de
» ſon époux que le mépris de l'hom-
» me ou ſon inſolente pitié. La fille
» de Clifort, confondue avec ces
» victimes innocentes de la débau-
» che ou de la ſéduction, n'aura de
» lui pour héritage que l'opprobre

» & l'infamie. Vos parens avides ;
» vos indignes parens, ont pû vous
» faire cet outrage ? Les Loix ont
» osé l'avouer ? Les Dieux ont don-
» né ce pouvoir aux hommes, &
» vous n'avez pas confondu & les
» Loix & le sang & les hommes ?...
» Mais que faites-vous homme fai-
» ble ? Rendez-moi compte de vos
» instans, vous qui empoisonnâtes
» les miens : vous pleurez. Eh qu'im-
» porte à mon honneur le faible tri-
» but de vos larmes ! Qu'importent
» à votre fille des regrets superflus
» & des vœux impuissans ? Je vais
» vous interroger, répondez-moi.

» Lorsqu'épris de mes faibles ap-
» pas, vous embrassâtes les genoux
» de mon pere, lorsque tournant un
» fer homicide vers votre sein, vous
» attestâtes l'honneur qu'un refus
» vous coûteroit la vie ; si dans ces
» instans d'effroi où mon ame vola

» au devant de la vôtre, amante
» tiéde & timide, je vous eusse op-
» posé des craintes à venir, l'indigna-
» tion de votre pere, le crédit que
» l'estime public défere à votre famil-
» le, qu'eussiez-vous dit? Qu'eussiez-
» vous fait? Nous étions libres enco-
» re; un refus vous affligeait, mais il
» ne vous deshonorait pas. Que fit
» mon pere? Imprudent vieillard,
» il fut votre complice; il crut pré-
» venir des excès, vous arracher au
» crime, & vous y conduisit le flam-
» beau à la main; il vous livra sa
» fille, son espoir, le soutien, la
» consolation de sa vieillesse......
» Qu'avez-vous fait du dépôt qu'il
» vous a confié? Que fis-je moi-
» même alors? Je volai dans vos
» bras; je prévins & reçus vos ser-
» mens. Vivez Clifort, m'écriai-je,
» nous nous préparons bien des
» pleurs: mais vivez. Aujourd'hui

» on vous ravit cette même épouſe :
» on porte le déſeſpoir dans le ſein
» de ce pere qui craignit autrefois
» de le porter dans le vôtre : on flé-
» trit votre fille ; on avilit tout ce
» qui vous eſt cher, & vous pleurez.
» Vous fuyez, & par votre fuite
» vous aggravez encore la tache im-
» primée ſur mon front. Ce qui eſt
» arrivé, je le prévis alors ; mais j'o-
» ſais tout pour vous : vous n'oſez
» rien pour moi ; c'eſt ce qu'il m'eût
» été affreux de prévoir.

» Gardez-vous de penſer que fille
» de diſcorde, ou ſerpent de ven-
» gence, je prétende porter dans
» votre famille le fer ou l'incendie.
» Il faut céder aux Loix, les reſpec-
» ter peut-être : mais quelles Loix
» ont défendu à l'enfant des Dieux
» de ſecouer le joug dont on l'acca-
» ble? Quelles Loix nous ont aſſigné
» une patrie ? Nés libres, habitans

de

» de l'univers, tout climat où regnent
» l'honneur & la paix nous offre un
» asile.

» En nous unissant par des nœuds
» indissolubles, qu'avons-nous pré-
» tendu ? Vils atomes rassemblés au
» hazard, avons-nous borné notre
» gloire à concourir à l'ensemble,
» à l'harmonie de l'univers ? Machi-
» nes destinées à intimider nos pa-
» reils par l'exemple, notre destin
» étoit-il de servir d'épouventail aux
» Loix ? Non, Clifort, non, le Ciel
» n'avilit pas jusques-là ses enfans,
» & la sage nature nous prépara un
» destin plus noble : elle assortit nos
» ames, échauffa dans notre sein
» nos premieres ardeurs. La fécon-
» dité mit le comble à ses bienfaits,
» & le gage de notre amour est un
» lien sacré que la main de l'homme
» ne peut briser.

» Ne confondons pas dans notre

» accablement l'ordre de la ſociété
» & l'ordre de la nature. Les hom-
» mes ont fait des conventions : elles
» peuvent être ſages ; mais notre pre-
» mier pacte eſt avec la nature. Telle
» eſt la voix qui te rappelle, Pere de
» Juliette, reviens aux accens de ta
» fille, nous la conduirons ſous un
» Ciel pur & libre, & levant ſur ſa
» tête nos paternelles mains, nous
» atteſterons ce même Ciel de notre
» amour pour elle : je ne veux point
» d'autres ſermens ; je ne veux point
» d'autre hymen : l'Amour ſera notre
» Prêtre ; des larmes de tendreſſe
» conſacreront la cérémonie. Ju-
» liette ornée de fleurs ſera la pompe
» de la fête : le travail de nos mains
» ſera notre fortune, nos vertus,
» notre gloire, & nos plaiſirs d'in-
» nocentes carreſſes.

» Là l'homme ne dira pas que des
» enfans formés de notre ſang ne

» ſont point nos enfans. Notre cœur
» en les adoptant les rendra légiti-
» mes. Là une Loi barbare ne dé-
» pouillera pas l'innocent, ne le pu-
» nira pas du crime d'être né. Là je
» t'embraſſerai comme étant la moi-
» tié de mon être, & les hommes
» applaudiront : tu me preſſeras dans
» tes bras, & les hommes applaudi-
» ront encore, parce que l'aigle ne
» dérobe point aux Dieux ſes amou-
» reuſes carreſſes, parce que la co-
» lombe plaintive appelle ſa compa-
» gne à la face du Ciel ».

Hé bien mon oncle, qui dois-je écouter de Lucile ou de Julie ?



LETTRE III.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

J'Ai lû ta longue & merveilleuſe hiſtoire : j'ai calculé le fameux enchaînement de circonſtances, prétexte de tes écarts ; bien peſé au poids de ta cervelle, tout ce que tu as fait, ce que tu as dit, ce que tu as penſé depuis que tu exiſte, ton amour, ta jalouſie, tes convulſions, ton mariage, tout ce qui tient à toi, porte un caractere d'inconſéquence qui révolte : tu m'intéreſſois hier ; aujourd'hui tu me fais pitié : je ne daignerais pas même te le dire, ſi parmi les victimes de ton frénétique amour il n'en étoit une que je prétens arracher au couteau, je m'explique, c'eſt de Julie que je parle, elle a de la fortune, de la naiſſance,

elle eſt la niéce d'un homme célèbre ; ſa maiſon me fut chere dans tous les tems : elle eut les premiers droits ſur ton cœur ; elle reçut ta foi : tu ne peus ſans être parjure former de nouveaux ſermens : je ne la connois que par ſes Lettres ; mais ſes Lettres ſont ſimples, quoiqu'écrites avec feu ; elles reſpirent le ſentiment : ſon ame s'exhale en expreſſions douces ; & ſans l'avoir jamais vûe, je me repréſente des yeux vifs languiſſamment entr'ouverts, tendres interprêtes d'une ame pure & ſenſible . . . . Ta Lucile au contraire effrayante, égarée, ne connaît l'amour que par ſes fureurs. Ici le ſentiment ſoupire ; là la paſſion tonne : l'une attendrit, ébranle, entraîne ; l'autre ſecoue, allarme, effraye . . . Mais ce ne ſont pas leurs ames, ce ſont leurs droits qu'il faut mettre dans la balance. Peſe & ſois juſte,

gémis ſur le ſort de Lucile ; tu le dois ſans doute, mais rends à Julie ce que ſa rivale uſurpa ſur ta foibleſſe, ce qu'il ne fut jamais en ton pouvoir de lui ôter. Si la fortune dédommagea jamais des pertes de l'amour, Lucile peut tout eſpérer de moi, je ferai le pere de ſa fille ; je fais reſpecter l'infortune par-tout où je la vois, & ce même cœur qui la réprouve comme ma niéce, s'ouvre à ſes larmes avec tranſport. Adieu, tu ne me parles pas de tes intérêts, des petits beſoins que mon inquiétude te ſuppoſe ; puis-je t'être utile, agis ſans façon ? En moi l'oncle moraliſe, & l'ami ouvre ſa bourſe.



LETTRE IV.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

AH Dieu ! mon oncle ! avez-vous un cœur de bronze ? Vous me conſeillez de trahir, d'abandonner à ſon déſeſpoir ; qui ? Ma Lucile, celle qui fut mon épouſe . . . Vous n'y avez pas penſé . . . Quelle eſt donc cette prédilection qui vous porte pour Julie ſans la connaître ? Sa naiſſance, dites-vous, eſt plus honnête, ſa fortune plus conſidérable.... Vous mettez dans la balance du devoir la naiſſance & la fortune, vous, mon oncle . . . Ah ! ſi vous me diſiez que Julie eſt aimable, qu'elle eſt belle, douce, modeſte, chaſte, je vous répondrais qu'à la douceur près (vertu que n'admet gueres une ame forte,) Lucile eſt égale à Julie, nous

retomberions alors dans l'embarras du choix ; je balancerais peut-être : mais cette préference attachée à des titres vains ne me laiſſant enviſager dans Julie que la fortune & la naiſſance, m'offre dans ma Lucile la beauté, la modeſtie, la chaſteté.

Votre Lettre m'a fait faire une réflexion : vous êtes mon ami ; vous me conſeillez une action inhumaine : vous n'êtes cependant pas inhumain ; cela me fait penſer que l'amitié, toute rare qu'elle eſt, ſerait peut-être un mal dans la ſociété en ſe multipliant... Or on a beau déclamer contre moi, je prouve mes paradoxes. Dans leurs épanchemens familiers deux amis s'admirent pour ainſi dire l'un dans l'autre : ils s'applaudiſſent de la bonté de leurs cœurs, tandis qu'ils ne ſont bons que pour eux, que relativement à eux : cependant ils étaient bons pour tout

le monde. Qui donc a pû cauſer ce changement ? Un ſentiment auſſi ſaint que celui de l'amitié produirait-il un effet ſi funeſte ? Oui, mon oncle, vos entours ne ſont pas les miens, les miens ne ſont pasl es vôtres ; l'habitude que j'ai de vous ouvrir mon ame me porte à vous communiquer le deſſein que j'ai de faire telle bonne action : vous ne ſentez rien de ce qui me détermine ; mon cœur contracte ainſi l'indifférence du vôtre : je vous rends la pareille avec la même auſtérité, & de deux créatures ſenſibles, faites pour la douceur de la ſociété, la conſolation du malheureux, nous devenons deux êtres iſolés, abſorbés dans nous-mêmes, bons pour nous & rien de plus. Il eſt certain du moins que vous êtes tombé dans cet inconvénient : toutes choſes égales d'ailleurs entre Lucile & Julie, vous

avez penché pour celle que vous avez cru plus utile à votre ami, & vous m'avez donné un conseil que vous n'eussiez point pris pour vous.

Ne me parlez plus de Julie, mon oncle, ne m'en parlez jamais; mon injustice la perdit : mes malheurs l'ont vengée; nous sommes tous à plaindre Parlez-moi de Lucile, voilà l'épouse élue de mon cœur : celle-là fut votre niéce . . . Hélas! j'ai dû m'éloigner d'elle : les menaces de mon pere m'ont intimidé; j'ai tout craint de mon amour : il a fallu m'arracher à la douceur de la voir... Il est des ames assorties par des chaînes secretes, qui ne peuvent se séparer sans un effort mortel . . . . J'ai répondu en tremblant à sa Lettre terrible; dans le trouble où j'étais j'ignore ce que j'ai pû écrire : mais, mon oncle, serrez-là dans vos bras, pressez-là sur votre poitrine, vous

lui rappellerez ainſi le ſouvenir de ſon époux. Dites-lui que ſon inquiétude m'allarme ; que ſes ſoupçons m'offenſent, que l'épouſe de Cliffort ne peut ceſſer de l'être, que l'empire des Loix ne s'étend point ſur les cœurs. Un nuage obſcurcit le ſoleil, mais il n'interrompt point ſon cours ; la malédiction d'un pere, le cri du préjugé, la nature entiere, s'éleveraient en vain entre Lucile & moi. L'indignité des hommes a pû m'éloigner d'elle ; la puiſſance du Ciel ne peut m'en ſéparer : mon ame abſorbée dans la ſienne me ſurvivra ſans doute, & ne s'en ſéparera jamais, non jamais. Les tems peuvent changer, les événemens ſont ſoumis aux viciſſitudes ; le ſerment que je fais eſt ſeul invariable . . . Ah ! mon oncle, cachez-lui, cachez-lui bien ſa rivale ; que le nom de Julie ne frappe jamais ſon oreille : ne lui

parlez que de moi : ne me parlez que d'elle & de ma fille . . . Ma fille, nom cher, mais affreux, infortunée Juliette, tu frémirais un jour en contemplant l'auteur de ta naissance. Non, tu le béniras, les malheurs ont un terme ; mon amour est trop pur pour ne pas intéresser la nature entiere.

Oncle généreux, vous m'offrez des secours . . . . Ah ! votre amitié me suffit . . . . . à qui ne suffirait-elle pas ? Seule, elle peut alléger mes peines . . . Ah ! sans vous . . . Je suis quelquefois tenté . . . . Je ne sais ce que j'écris . . . Réservez vos bienfaits pour ma chere Lucile ; c'est en doubler le prix : je suis modestement vêtu, logé commodément, & sainement nourri ; la Providence, protectrice des cœurs droits, bénit mon travail, & fournit à mon nécessaire : j'écris ce que je pense : on écrit con-

tre moi ce qu'on ne penſe pas ; mais on achete mes ouvrages, & de leur modique produit je ſuis encore utile à quelques malheureux...... Oui, mon oncle, gardez-vous de penſer ce que vous m'avez dit tant de fois, que la profeſſion d'Auteur eſt un écueil pour la vertu. Tout dégénere en vice dans un cœur vicieux ; mais un cœur droit, affermi par principes dans le ſentier de la vertu, s'épure encore au flambeau de l'étude. Dans cette ville floriſſante il eſt une laborieuſe Jeuneſſe : il eſt des tendres nourriſſons des Muſes, qui veillent à paîtrir le pain dont ſe nourrit leur famille indigente ; le Ciel jette ſur eux des regards paternels, & bénit leurs Eſſais pour un oüaſpe ; en un mot, il eſt cent Ecrivains qui font honneur à la Patrie & au ſiécle qu'ils éclairent : mais tout cela ne me rend point Lucile ; elle gémit loin

de moi : je ne dois que m'occuper d'elle.... Heureux oncle, vous la voyez, vous entendez le ſon de ſa voix. Orgueilleuſe Geneve, tu la poſſedes dans tes murs, & moi... & moi je vous ennuye, adieu mon oncle.



LETTRE V.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

L'Amitié est un mal dans la société...

Ne sont-ce pas là tes paroles ? O audace du siecle ! pauvre esprit de nos jours, où réduis-tu la raison ? Comme je ne suis pas encore bien persuadé que l'amitié soit un mal, & qu'il m'en reste un peu pour toi, après avoir lû & brulé ta Lettre de colere, j'ai rendu une visite à ta veuve... Quelle visite ! imagina t-on jamais d'envoyer un vieux Marin pour consoler la beauté désolée ? Jour de Dieu, Georges Thomas a-t-il l'air d'un consolateur ? Ce sont de ces extravagances réservées à ton âge, où l'on est en délire. Au mien, où l'on radote, le beau rôle pour moi. Figure-toi Georges Tho-

mas offrant un appui ridicule à une femme qui veut s'évanouir, & qui s'arrachera les cheveux ſi on ne lui permet pas. Tantôt cherchant à tirer quelques larmes de mes ſtoïques yeux, je les frot e, les irrite, je crois pleurer, & ne fais qu'une horrible grimace. Tantôt carreſſant d'une main endurcie au travail ta petite criarde de Juliette, elle redouble ſes cris, prétendant que je l'écorche . . . Cependant la mere éperdue ferme ſes grands yeux noirs, & retombe en ſyncope : moi de chercher des flacons, & tandis que je bouleverſe toutes mes poches, elle s'évanouit trois fois . . . . La ſcène change, ce n'eſt plus de la pamoiſon, c'eſt le tranſport au cerveau, c'eſt une poſſédée qui me ſerrant les doigts juſqu'à m'eſtropier, me tient ces diſcours raiſonnables : *Hé bien, Monſieur, il faut partir, il*

faut braver le ſort, allons joindre mon mari, traverſons les mers, allons ſous un ciel inconnu, dans des cavernes inacceſſibles....Moi que la goutte tenaille en ce moment, je ne ſuis point d'avis d'aller dans des cavernes, & je proteſte contre le voyage. Hier je l'allai voir, ſon chagrin repoſait encore ſur le duvet : on ouvrit avec précaution ; *entrez*, (me dit elle de ce ſon de voix qui pour le coup me ferait traverſer les mers).... *Ne craignez pas de troubler mon repos, il n'en eſt point pour le malheureux*. Hé bien, pauvre fille, lui dis-je doucement, êtes-vous un peu plus tranquille ? Elle ſe formaliſe de ce que je l'appelle fille, qu'eſt-elle donc ? Elle veut m'arracher les yeux parce que je l'appelle pauvre, où ſont donc ſes richeſſes ? Hé bien femme riche, lui dis je encore doucement, comment va la ſanté, la joye ? Vous avez l'œil

vif, le teint frais... *Hélas, Monſieur, vous voyez un flambeau preſque éteint... Je puiſe mon repos dans la deſtruction de mon être.... La nature ſuccombe enfin... Tirez le rideau... Je vous honore aſſez pour vous épargner..... un ſpectacle....funeſte.... je touche au terme... de mes peines*.... Hé parbleu il n'y paraît pas, vous êtes graſſe comme un Moine : ne mourez pas, vous êtes trop jeune encore ; vous n'êtes pas abſolument laide, vous trouverez quelque étourdi qui vous épouſera ſi mon frere vient à mourir. Mon neveu Clifort eſt votre homme ; en attendant je vous aiderai : tenez, voilà de l'argent ; en voilà encore..... Autre querelle, autres larmes, je crois que ce mot de laide ne lui a point du tout plû ; moi je le diſais ſans malice, elle n'eſt pas laide... Au ſurplus elle ſe fâche ſérieuſement, on ne lui a ja-

mais parlé ſi durement ; elle n'a jamais été ſi humiliée . . . la bégueule, je lui donne de l'argent, & elle ſe fâche. Je veux l'adoucir, je lui parle de toi, de ta belle conſtance . . . . . *Que dites-vous, Monſieur, de qui me parlez-vous ? D'un vil ſéducteur, d'un perſide, d'un lâche qui m'abandonne, qui me deshonore : périſſent mille fois lui, ſon pere, ſa race maudite, & la poſtérité de ſes bâtards . . . Il m'aime ; eh qu'attend-il pour m'arracher à l'opprobre ; qu'il m'enleve, je veux être enlevée, enlevez moi* . . . . . Les éclats de voix agitent les vîtres. Cette femme qui un inſtant avant n'était qu'un ſouffle de vie, s'arrache à ſon lit avec violence, renverſe tout ce qu'elle rencontre, briſe les meubles . . . . . . Moi tout confus de ma ſimplicité, je me retire en ſerrant les épaules, je m'eſquive en baiſſant la tête, & ſuis à la fois tenté de pleurer & de

rire. Oses me donner encore de tes sottes commissions.

J'ai plus fait pour toi, car je suis la meilleure bête qui soit née de l'homme : j'ai vu ton pere, heureux octogénaire, il ronflait sur quelques sacs d'argent : hé bien mon frere, que ferons-nous de votre garnement de fils? . . . Ecoute son testament, il y a un legs pour toi, mon neveu.

Je n'ai point de fils, le Ciel m'en avait donné un ; la folie me l'a ôté : Je n'ai plus d'héritier ; mais mes dispositions sont réglées, je deshérite mon frere Georges Thomas, parce qu'il autorise & soutient son pendart de neveu dans son libertinage.

Je donne le quart de mon bien au Trésor public, à la charge par les Echevins de faire construire devant ma porte une belle pyramide, où le mot *Libertas* sera gravé en grosses

lettres d'or : un quart ſera employé à faire des incurſions ſur nos voiſins les Savoiards, que l'on étrillera ſans miſericorde.

Un quart ſera diſtribué à quiconque apportera à Geneve la tête d'un Philoſophe Français, à peu-près comme l'on paye les têtes de loups. Je légue l'autre quart à quiconque fera enfermer dans la maiſon royale de Bicêtre le nommé Clifort, Genevois, réfugié à Paris.

A peine ai-je pris la parole, que tranſporté tout à-coup dans l'antique Rome, il me jette à la tête les Horace, les Brutus, & trois douzaines de Héros qui ont penſé comme lui : il empile les Loix, les Uſages reçus, les Opinions vulgaires ; je replique, il s'échauffe : ta mere ſe jette entre nous, & tirant trois gros ſoupirs de ſa poitrine déja altérée, me proteſte gravement qu'à quatre

ans environ tu étais un grand libertin : je ne ſais combien d'images déchirées, de jouets fracaſſés, d'habits hachés en piéces, de coups de poings donnés & reçus ; mais je ſais bien que tout cela prouvait un brigandage complet. Cependant un Docteur, Directeur banal de conſciences ſucrées, levait au Ciel ſes yeux contemplatifs, déplorait amérement le ſort des peres & meres, & d'une voix mielleuſe prêchait le rigoriſme & l'inhumanité : j'ai chaſſé le pédant ; j'ai ri au nez de ma ſœur, grondé Monſieur mon frere, & ſuis ſorti en rougiſſant d'être homme.

Tu vois d'un coup d'œil ce qui te reſte d'eſpérance en épouſant Julie ; tu te délivrerais du moins de la moitié de tes chagrins ; mais il eſt bien plus grand de vouloir l'impoſſible ; je ne t'en parle plus. Je ſuis bien flatté des ſentimens d'humanité que

tu ſais concilier à la fureur d'écrire ; je n'attendais pas de toi l'éloge que tu fais des Ecrivains de ton ſiécle. Adieu.

LETTRE VI.

CLIFORT à ſon ONCLE.

MON Oncle . . . la jolie Lettre . . . que je reçois . . . Elle eſt appaiſée, elle eſt douce : ô l'aimable, la précieuſe Lettre . . . . Je vous l'envoye . . . non, vous la garderiez, vous en ſeriez amoureux, j'aime mieux la tranſcrire.

LUCILE à CLIFORT.

» Les bontés de ton oncle, dont
» ma douleur abuſe quelquefois,
» l'eſpoir de ton retour, la juſtice
» de ma cauſe, les carreſſes de Ju-
» liette, répandaient hier dans mon
» ſein une paix étrangere, le Ciel

» était ſerain, la ſoirée fraîche & dé-
» licieuſe, je ſortis du tombeau où
» tu m'engloutis vivante, j'allai reſ-
» pirer l'air, non ce même air que tu
» animais autrefois, cet air purifié
» par ton haleine, qui communi-
» quait à mon ame les ardeurs de la
» tienne; mais ce ſouffle peſant que
» l'indifférence reſpire à regret, que
» l'infortune rend mortel.

» Au bord de ce ruiſſeau que nos
» ſoins enrichirent d'une éternelle
» verdure, au pied de ces ſaules touf-
» fus qui nâquirent ſous ta main, je
» reconnus ſur le gazon l'ineffaçable
» empreinte de nos plaiſirs paſſés :
» entraînée par un charme rapide,
» je m'y précipitai. Juliette panchée
» ſur mon ſein s'aſſit près de ſa mere,
» je la preſſai avec émotion, je cou-
» vrais de baiſers brulans le tendre
» éclat de ſes joues animées; jamais
» un ſentiment ſi vif ne me l'avait
rendue

» rendue ſi chere. Hélas! me diſait
» une voix ſecrete, ces arbres, ces
» gazons, ces rivages fleuris ſeront-
» ils témoins de ſes larmes : ils l'ont
» vû naître dans les plaiſirs : ainſi
» mon eſprit contriſté ſe portait par
» dégrés à la réflexion : quoi, di-
» ſai-je, ce preſtige des ſens, ces
» inſtans de délire où deux ames
» enivrées ſemblent s'anéantir pour
» animer un nouvel être, cet effort
» convulſif de la nature épuiſée ſe
» borne donc à porter l'infortune
» dans le paiſible abîme du néant.
» Quoi, tant de ſoins, tant d'em-
» preſſement à faire des malheu-
» reux.....Ah! ces plaiſirs ſi vifs, ces
» ſenſations délicieuſes de notre ame
» abuſée, ne ſont point les bienfaits,
» ce ſont les piéges de la nature.

» Cependant Juliette attentive
» conſidéroit le ruiſſeau dans ſon
» cours; Maman, diſait elle, cette

» eau qui fuit & qui roule si vîte ;
» quand elle a coulé devant nous,
» elle n'y reviendra plus... Hélas,
» ma fille, cette onde que tu vois est
» l'image de nos plaisirs ; c'est ainsi
» que la main de ton pere ne folâtre-
» ra plus sur ta gorge naissante ; c'est
» ainsi que son cœur ne palpitera
» plus aux accens de ta voix ; c'est
» ainsi que ses lévres ne rafraîchiront
» plus les miennes, & que la dou-
» ceur de le voir ne charmera plus
» nos ennuis. Quelques larmes de
» cet aimable enfant, confondues
» dans les miennes, suspendirent nos
» réflexions. C'est hier, cher Cli-
» fort, que j'ai connu le prix des
» larmes, l'amour les faisait couler,
» l'espoir en adoucissait l'amertume,
» & le sein de ma fille, qui les re-
» cueilloit, me rappelloit ces jours
» de gloire où j'en versais de joie
» dans le sein de son pere.

» Dans ces lieux enchantés tout
» calmait mes douleurs, tout offrait
» à mes yeux une image attendrif-
» fante & douce. Soit que l'influen-
» ce invincible qui m'entraîna vers
» toi regnât encore dans ce féjour
» de paix, foit que le charme n'exif-
» tât que dans un fouvenir que tout
» retraçait à mon cœur, un pou-
» voir inconnu m'attachait à ce ga-
» zon antique : rien ne m'en eût
» arrachée, fi la curiofité de Juliette
» n'eût porté à mon cœur tous les
» coups qu'un inftant de preftige
» avoit fufpendus.

» Une Fovette foupirant fes amours,
» avait attiré fes regards, auprès
» d'elle, fur une branche touffue.
» Quelques petits à peine éclos s'a-
» gitoient dans leur nid, & le pere
» attentif femblait préparer leur pâ-
» ture... *Maman*, dit Juliette, *que*
» *ces petits font heureux, ils ont un pere!*

» Je l'embraſſai douloureuſement,
» & me levant avec précipitation,
» j'allai dans l'obſcurité lui dérober
» ma rougeur & mes larmes.

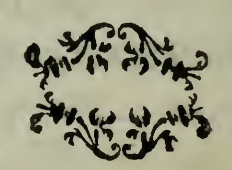
» C'eſt ainſi que tout m'afflige
» dans la nature : il n'eſt pas juſqu'au
» plaiſir que je goutai ſur ce gazon
» qui ne répande ſur mes maux une
» amertume inſupportable en me
» rapprochant de leur ſource. Les
» carreſſes de ta Juliette me déchi-
» rent le cœur, ce cœur qu'un de
» ſes baiſers enivroit autrefois : mon
» ame dévorée ne trouve de repos
» que dans l'accablement . . . Reve-
» nez, Clifort, vous ne ſerez plus
» mon époux ; mais revenez, il en
» eſt tems peut-être ».

Que je retourne à Geneve, moi ?
Moi revoir la maiſon paternelle ?
Ah ! jamais . . . . . Puiſſe le Ciel par-
donner à mon pere, je hais plus
l'injuſtice que je ne hais l'homme

injuste ; mais je ne le verrai point : puisse t il couler loin de moi des jours tissus par la prospérité....... Cependant, ô Lucile, il manque quelque chose à mon être .... je le sens, viens ranimer cette moitié de toi-même, qui loin de toi languit & se consume ..... Eh ! qui m'en empêcheroit, mon oncle ? Pourquoi n'ai-je pas pensé plutôt à rappeller Lucile ? Mes nouveaux Concitoyens, pour faire cas d'un homme, ne sont pas à un Sacrement près : j'occupe précisément une petite maison sur les bords de la Seine, où deux tendres Amans ont avant moi joui de l'estime publique & des plaisirs secrets. . . . Sans doute. Il est honteux à moi de délibérer : cet asile où je suis, ce champêtre édifice, s'est élevé sous la main d'un Sage : l'Amour lui même se plut à l'embellir d'attributs analogues à notre

ſituation : tout y eſt riant & ſacré ; le boſquet qui le couvre d'une ombre auguſte lui donne preſque l'air d'un Temple ; la Divinité y manque . . . . Viens, ma Lucile. Oui, je vais lui écrire, mon oncle, mon excellent oncle, diſpoſez tout pour ſon départ . . . . Ah ! je braverais donc les hommes & leurs iniques Loix : je verrai, je poſſéderai ma Lucile . . . . Je treſſaillis de joie.

Je vais l'inviter au départ . . . Ah ! mon oncle, je ne regretterai plus que vous dans ma Patrie entiere.



LETTRE VII.

GEORGE THOMAS à CLIFORT.

J'Ai remis à ta joyeuſe veuve la Lettre où tu l'invite à te joindre : j'ai cru qu'elle m'étoufferait de carreſſes . . . . . . La folle ne voulait-elle pas me mettre de la partie ? Cette femme a la fureur de faire voyager les gouteux : je la quitte il y a deux heures, & je la crois déja partie. Voilà qui eſt à merveille : mais mon pauvre neveu je crains qu'il ne t'arrive plus de monde que tu n'en attends, & que deux Divinités à la fois ne forment un ſchiſme dans ton joli petit Temple. Ecoutes ſur quoi je fonde mes idées.

En rentrant chez moi j'ai trouvé un jeune homme de quatorze à quinze ans, de la figure du monde la plus intéreſſante : il était en habit

de voyage .... J'avois apperçu une chaiſe de poſte à dix pas de ma porte, & j'ai ſu de mes gens qu'une femme jeune & belle affectait de s'y tenir cachée...... Revenons au jeune homme : il m'a abordé avec l'extérieur de la meilleure éducation, & après quelques complimens qui n'avaient rien de la timidité de ſon âge, il m'a demandé d'un ton de voix douce & embarraſſée l'adreſſe de mon neveu Clifort. Je t'avouerai que je n'ai pû me défendre d'un mouvement de curioſité, & cherchant à démêler dans ſes diſcours comment il pouvait te connaître, je l'ai vu ſe troubler, rougir, & dévorer quelques larmes qui cherchaient à s'ouvrir un paſſage : il m'a dit ſeulement que ſa mere avait quelques affaires d'intérêt à régler avec toi... Cette mere, mon ami, reſſemble diablement à Julie : au

ſurplus j'ai donné ton adreſſe ; j'ai cru le devoir faire : l'événement juſtifiera ou détruira mes idées.

Mais comptes-tu me fatiguer ſans relâche de tes langueurs & de tes plaintes ? N'y aura-t-il pas un moment de gaieté dans un ſiecle d'ennui ; un rayon de plaiſir dans un océan de larmes ? Si tu voulais. . . . ſi ton amour te permettait de t'occuper d'autre choſe, tu m'apprêterais ſouvent à rire des ridicules de tes nouveaux concitoyens. Je n'ai jamais eſtimé cette nation frivole, & je ſerais avide des moindres détails qui la caractériſent. Soyons gais, mon ami, rions, il eſt tant de momens pour l'ennui : au nom de Dieu que notre commerce ne ſe reſſente pas entierement des égaremens de ton cœur.

LETTRE VIII.

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

VOus m'ordonnez d'être gai, mon oncle, . . . j'ai perdu, je n'ai pas encore retrouvé ma Lucile, & vous voulez . . . . Non, il n'eſt pas poſſible : ceſſer de voir l'objet qu'on aime, c'eſt couvrir pour jamais ſes yeux d'un voile noir ; & ſi les Rois du monde m'invitaient à leurs fêtes, ſur leurs lambris dorés je verrais l'empreinte de la mort, je verrais la mort aſſiſe à leurs feſtins : je la verrais ſous la pompe du dais : par-tout où ne vit point Lucile, tout eſt mort pour le triſte Clifort. Vos idées ſur Julie ne ſont pas à vos yeux ſans quelque vraiſemblance : mais il n'en eſt pas de même des miens, je connais la froide Julie, elle mourrait plutôt que de faire une démarche

indigne de ſa noble fierté. J'attends Lucile, & je fais un effort pour oublier Julie. Vous me demandez compte des ridicules de mes nouveaux concitoyens : ils en ont ſans doute : quel peuple en eſt exempt ? Mais je ſouffre pour vous, pour mon pere, pour ma patrie, pour les trois quarts de l'Europe, lorſque je vois votre haine injuſte, votre acharnement inné, contre des voiſins aimables, que vous imitez en tout, que vous regardez avec envie, qui plus généreux que vous rougiraient de vous refuſer leur eſtime, & ne daignent pas vous rendre haine pour haine.

Il y a ici comme par-tout ailleurs des vices, des ridicules, des abus. Les Français ſont hommes comme les autres ; mais on trouve chez eux les vertus dans une proportion égale à la balance univerſelle, & ce n'eſt

que chez eux qūe la main de la liberté en rehausse l'éclat des charmes du plaisir & de la volupté.

Trois choses contribuent à dégrader le Français aux yeux de ses voisins : nous ne les connoissons que par leurs voyageurs, par les nôtres, ou par leurs Ecrivains.

Les premiers sont suspects par une raison simple, c'est que la plûpart des Français répandus dans l'Europe sont de ces enfans monstrueux que la Patrie reprouve, qu'elle rejette de son sein, armée du glaive des Loix. Ceux-ci la traitent de marâtre, déchirent indignement les flancs maternels, & semblent vérifier par leurs ridicules & leurs vices, ce qu'ils publient de leurs concitoyens.

Ceux d'entre nous qui font quelque séjour en France sont pour la plûpart encore moins dignes de foi. Premierement, ils y portent cette

humeur ſombre & brutale qui les éloigne de la bonne compagnie ; s'ils ſe livrent à quelque diſſipation, elle tient preſque toujours de la débauche ; les jeux obſcurs, la table de taverne, les femmes publiques, voilà à quoi ſe réduiſent à-peu-près les plaiſirs connus de l'Etranger. Là fourmillent les eſcrocs, ici les déſœuvrés, les ivrognes, les crapuleux ; là enfin l'opprobre du ſexe. A juger d'un peuple par ces échantillons horribles, il eſt certain qu'il eſt infâme. Mais, eſt-ce ainſi que l'on en juge ?

La troiſiéme eſpéce eſt celle des Ecrivains, plus ſuſpecte encore que les deux autres. Il n'eſt point de nation qui ait nourri dans ſon ſein des enfans plus ingrats que la France : les Italiens ont fatigué le monde littéraire de leurs éloges empoulés, prodigués indiſtinctement à tout ce

qui leur appartient. Si on les en croit, c'eſt pour eux ſeuls que le Soleil échauffe & vivifie les eſprits & l'ame des Catons ; le génie des anciens Romains, par une heureuſe métempſicoſe, paſſe chez eux de pere en fils, de génération en génération. Les Anglais, ces Juges orgueilleux, ces critiques ſévéres de leurs voiſins indulgens, ont vu les Pope & les Bacon froids admirateurs de leurs propres ouvrages, prendre l'encenſoir & enyvrer leurs peſans Inſulaires de cette fumée de ſupériorité qu'ils ont priſe pour un être réel. Les Français ſeuls n'ont jamais été adulateurs ; eſtimables en ce point, s'ils n'avaient pas donné dans l'excès contraire, mais il ſemble qu'ils aient attaché quelqu'honneur à deshonorer leur Patrie, ils embouchent la trompette de la haine, & ils crient : Peuples, mépriſez-nous,

parce que nous ſommes mépriſa-
bles ; nous n'avons plus ni mœurs
ni Loix, ni Religion, ni principes ;
tout eſt perdu, tout eſt anéanti ;
plus de goût, plus de lettres ; la
France n'eſt plus que l'ombre d'elle-
même ; nous ne ſommes plus que
les fantômes de nos peres. L'Europe
écoute & les croit. Cependant ils
ont des Loix ſages ; ces Loix ſont
dépoſées dans les mains d'hommes
ſages : la ſeule police, exercée dans
leur Capitale, examinée dans l'im-
menſité de ſes calculs, ferait rougir
les reſtes de l'Europe ſoit-diſant po-
licée, & eût fourni aux Romains
des tréſors de ſageſſe inconnus à So-
lon. Leur Religion, dépouillée des
anciennes ténébres, épurée au flam-
beau de la raiſon, n'a conſervé qu'une
morale précieuſe. Leurs principes,
encore incertains dans les tems mê-
me de leur ſplendeur, s'affermiſſent

enfin à l'aide de la Philoſophie naiſſante. Ils ont un homme dont l'antiquité eût fait un Dieu, dont la poſtérité fera ſes délices ; ils en ont vingt qui feraient la ſplendeur de vingt Empires..... Non ; ils ne veulent pas en convenir : ils ont des femmes élues entre toutes les femmes créées, aimable don du Ciel qui manifeſte ſeul ſa bienfaiſance pour eux ; mais, indignes de les poſſéder, ils les outragent. D'après le portrait qu'ils en font, l'Etranger étonné ne les approche qu'en tremblant, eſt tenté de tomber à leurs piés, & ne conçoit pas comment ces furies prétendues ont pu ſe parer des traits de la Divinité.

C'eſt cependant d'après ces déclamateurs forcenés que vous peſez des hommes. Ah ! mon oncle, vous avez l'ame trop pure, trop droite, pour adopter plus long-tems une

injuſtice

injuſtice ſi criante. Sur-tout gardez-vous de croire ce que publie ici l'impoſture ſur le compte des femmes. Je ne puis ſouffrir que l'on déchire impunément, qu'on aviliſſe cette compagne aimable que le Ciel aſſocia à l'homme pour alléger le fardeau de ſes jours. C'eſt une ingratitude noire, affreuſe, qui nous rend pour la plûpart également indignes du bienfait & du bienfaiteur : c'eſt une perfidie..... Mais on m'annonce une chaiſe de poſte, ... une Dame inconnue ; .... c'eſt ma Lucile..... Ah ! mon oncle, pardonnez, je m'arrache à vous, je vole dans les bras de Lucile.....

Je reprens ma Lettre que je n'ai pû finir hier. Ah ! mon oncle, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Quelle aventure ! En vous quittant hier, je croyais voler dans les bras de Lucile, je la croyais dans ma petite ſolitude ;

devinez..... C'étoit Julie ! Julie elle-même. Vos ſoupçons n'étaient que trop fondés .... Julie arrive ; le jeune Martian ſuit ſes pas d'un pas timide : il m'embraſſe, & me nomme ſon pere ; des larmes d'attendriſſement coulent de tous les yeux. Je ſuis ému, ſéduit, entraîné ; je careſſe Martian, je careſſe ſa mere ; le tems fuit, l'heure vole : des chevaux ſe font entendre à ma porte ; ..... c'eſt Lucile qui arrive. Que faire ? Quel embarras ! Faire évader Julie, cela n'eſt pas honnête, même guere poſſible ; recevoir Lucile, que va-t-elle penſer ? De quel œil ſe verront ces deux femmes ? ..... Cependant il faut prendre un parti. Le Poſtillon briſe les portes.... Je dépêche le Jardinier avec ordre de dire que je ſuis à la ville, que je n'en reviendrai que le lendemain. Je me ménage ainſi quelques heures de réflexion ; Lucile tourne bride à Paris.

Oh ! pour le coup, mon oncle, j'ai beſoin de conſeils, ma tête s'embarraſſe, je n'aurai jamais le tems de me reconnaître ; Lucile va revenir ; ... oh la déteſtable aventure ! Arriver toutes deux le même jour ; preſqu'à la même heure.... La tête me tourne........

J'ai réfléchi cette nuit au parti que je pourrais prendre. Congédier Julie était le ſeul qui pût me ſéduire ; je n'en ai pas eu la force.... Si Lucile s'en offenſe, qu'elle me donne donc des vertus que mon cœur ne connaît pas. J'ai voulu prendre ſur moi cet effort odieux, j'ai voulu abandonner ma retraite, & en chercher une autre pour Lucile ; un regard de Julie a fait avorter mon projet, & m'a précipité à ſes piés. Elle avait démêlé mon deſſein dans mon trouble ; ſes adieux prévinrent les miens : quels adieux, mon oncle ! Peignez-

vous Martian embraſſant mes genoux, levant vers le Ciel ſes bras innocens, & articulant quelques paroles qu'à travers ſes ſanglots j'ai reconnues être une priere ardente : Julie était aſſiſe auprès de moi ; dans ſes yeux fatigués, je crus démêler la trace de quelques larmes ; mais elle les dévora.... Le ſentiment muet ne fut interrompu que par les careſſes de Martian qui, preſſant doucement ſon petit eſtomach ſur le mien, & cherchant ſur mes lévres un paſſage à mon ame, me diſait en ſoupirant : .... Ma mere en mourra de chagrin ; je ne dis rien pour moi, je reſpecte vos volontés ; cependant, aux ſentimens que vous m'inſpirez, je ſens qu'il me ſerait bien doux de vous nommer mon pere..... Quel cœur aſſez féroce peut réſiſter au cri de la nature careſſante & plaintive ? J'embraſſai Martian ; je pris la main

de ſa mere, ſur laquelle j'imprimaï un baiſer de feu : Julie, ma Julie, lui dis-je avec tranſport, ne me dérobez point des pleurs qui font honneur à la nature. Je partais, vous pleurez, & je reſte pour toujours, ... pour toujours, ma Julie. Ah Dieu ! ſi vous aviez vu l'effet de ces paroles .... les voiles de la mort qui l'enveloppaient toute entiere, ſe replier inſenſiblement, le crépuſcule de la vie, animer par dégrés ſon viſage & ſes charmes ; ſes yeux lentement entr'ouverts, peindre avec gradation la ſurpriſe, l'eſpoir & la joye...... Qu'elle étoit belle ! qu'elle étoit touchante ! ... Ah ! ne reprochez plus à ma Philoſophie une erreur condamnable ; il eſt un Dieu, mon oncle, & la compagne aimable qu'il aſſocia à l'homme, eſt ſa vivante image..... Et je pourrais contriſter l'image de Dieu même ? Je pourrais... Ah ! que

n'ai-je deux cœurs, puiſque j'ai deux cultes à rendre ! Il ſemble que le Ciel ait pris plaiſir à m'accabler de ſes bienfaits ; il épuiſa ſes dons ſur tout ce qui m'eſt cher : la ſeule Lucile peut être comparée à Julie. Heureuſes meres autant qu'épouſes infortunées ; Julie & Lucile ne furent point choiſies, mais créées pour m'inſpirer également l'amour impétueux qui me partage entr'elles. Entraînée par leurs charmes divers, mon ame prend un double eſſor, cherche à ſe diviſer, s'épuiſe en vains efforts, & s'abſorbe dans l'abîme de l'impoſſibilité.... Mais je m'égare ; je voulais vous parler, ... vous conſulter; ... eh je n'ai pas même le tems d'attendre vos conſeils... Adieu, mon oncle, ayez pitié d'un neveu qui vous aime.



LETTRE IX.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

LISEZ, mon oncle, lisez le billet que je vous envoie, & dites-moi si l'enfer a jamais rassemblé plus d'horreurs pour le supplice d'un malheureux.

Billet de Lucile à Clifort.

» Vous joignez donc l'outrage à
» la perfidie, Clifort ; vous m'avez
» envié jusqu'à la douceur de mes
» larmes, vous avez voulu me ren-
» dre témoin du triomphe, ... dirai-
» je, d'une rivale ? Oui, quelque
» vile que puisse être l'infortunée
» que vous avez choisie, l'état d'hu-
» miliation où vous m'avez plongée
» me met encore au-dessous d'elle...
» Je ne murmure pas ; j'ai mérité

» ſans doute le mépris des hommes,
» en m'attachant à vous. Eh bien!
» il faut remplir mes deſtins. Un
» homme vil, engraiſſé des miſéres
» publiques, a jetté ſur moi des re-
» gards de bonté ; il m'offre une
» ſomme conſidérable, *ſi je veux*,
» dit-il, *renoncer à mon vertueux bé-*
» *gueulage* : (ce ſont ſes termes.) J'ai
» ſuſpendu ma réponſe ; je la régle-
» rai ſur la vôtre. Je me ſens aſſez
» grande pour ſacrifier à ma fille juſ-
» ques à mon honneur ; elle l'igno-
» rera : je lui procurerai un établiſſe-
» ment honnête, & je me punirai à
» ſon inſçû des moyens où vous m'a-
» vez forcé de recourir pour la ren-
» dre heureuſe. Je n'attends que vos
» conſeils ».

Eh bien, mon oncle ! c'eſt Lu-
cile, celle qui fut, qui n'a pû ceſſer
d'être mon épouſe, c'eſt la moitié
de

de moi-même, qui me propoſe de ſang froid l'infamie, la proſtitution! Je ſuis obligé de l'entendre, de frémir & de lui pardonner. Il n'étoit réſervé qu'à moi de réduire la vertu à la néceſſité du crime.... Indigné d'abord, j'ai volé chez elle, ma bouche à ſon aſpect s'eſt refuſée aux tranſports de mon cœur.... Comment aurais-je pu lui faire des reproches? Sa vûe ſeule en était un pour moi.... Je me rappelle à peine ce que j'ai pû lui dire... Je crois lui avoir promis ce que j'ai juré depuis de n'accomplir jamais. Vous m'entendez ſans doute? Il fallait ſacrifier Julie! Je mourrais plutôt mille fois.

Tendre ſans jalouſie, inquiéte ſans murmure, la modeſte Julie ne demande rien, n'éxige rien, & obtient tout: jamais la plainte ne s'aigrit dans ſon cœur, jamais le reproche

ne tonne dans ſa bouche ; une reſpiration difficile ſert de prétexte à ſes ſoupirs . . . Pourquoi vous attendriſſez vous, me dit-elle ! ne ſuis-je pas la plus heureuſe des femmes ? Si quelque choſe altére mon bonheur, c'eſt qu'il vous coûte trop cher . . . . . Son ame cependant n'eſt point tranquille, & tandis que ſes yeux peignent le calme que donne la vertu, la nature inquiéte gémit au fonds de ſon cœur : quelquefois elle regarde ſon fils, alors ſes yeux deviennent humides . . . . . Hé bien, mon oncle ! le Ciel m'éprouve-t-il aſſez ? L'état de Lucile eſt affreux ſans doute, mais celui de Julie . . . . Lucile cependant eut des droits plus ſacrés ; elle fut mon épouſe . . . . Je ſuis tenté de lui tout découvrir : une ame auſſi grande trouvera des reſſources qui ne ſont point en moi.... Exempte de préjugés, elle ſecouera

le joug d'une Loi qui ne permet pas à un homme de faire le bonheur de deux femmes.... Sans cette Loi bisarre, voyez quelle différence! Sous un Ciel, ami de l'innocence, je conduirais mon oncle, Lucile, Julie, Juliette & Martian. Mon oncle serait le pere & l'exemple de la petite famille: Julie & Lucile, unies par leurs vertus, ne formeraient qu'une seule épouse; leur tendresse réunie n'épuiserait point la mienne; je le sens, j'en aurais assez pour vous, pour elles, pour mes tendres enfans.... Le dessein en est pris, j'écris à Lucile: lui cacher plus long-tems la vérité, est un supplice pour moi... Je joindrai à ce paquet une copie de ma lettre; je serai bien aise de sçavoir ce que vous en pensez.



Lettre de Clifort à Lucile.

» Lucile, tu ſçais ſi tu m'ès chere,
» je l'ai dit aux hommes, je l'ai dit
» aux Dieux mêmes, &, dans ce
» moment funeſte où ma plume eſt
» l'organe de l'infidélité, mon cœur
» te jure qu'il t'adore.

» Ce cœur rempli de toi, crut
» long-tems l'être de toi ſeule; tes
» charmes, tes vertus, le nom ſacré
» d'épouſe, le titre auguſte de mere,
» la force de l'habitude, tout avait
» faſciné mes yeux; ta préſence ché-
» rie & mon bonheur préſent cou-
» vraient d'un voile aimable mon in-
» fortune paſſée, & mon ame épu-
» rée au feu céleſte de la tienne,
» avait étouffé juſqu'à ſes remords...
» O ma Lucile! la peine tôt ou tard
» marche ſur les pas du crime; le
» bras vengeur qui me reſpecta dans
» ton lit, s'appéſantit ſur moi dès

» que j'en fus chassé, & ce prestige
» d'innocence que tu réfléchissais sur
» ton époux, s'évanouit avec ton
» ombre.

» Oui, femme angélique, épouse
» digne d'un meilleur sort, cette
» idole de ton cœur qu'embellis-
» saient tes vertus, cet époux que tu
» crus long-tems une créature cé-
» leste, n'était que le dernier, le plus
» lâche des hommes : tes bras, azile
» pur de l'aimable candeur, ne pres-
» saint sur ton sein profané que le par-
» jure & le crime. Clifort lié par le
» plus auguste serment, Clifort, vil
» séducteur de la tendre innocence,
» amant perfide, pere dénaturé, t'é-
» rigea sur l'autel un odieux trophée
» de larmes, d'injustice & d'oppro-
» bre ! Tel est l'époux que tu pleu-
» res ; tu connais ses crimes, connais
» ses bizarres vertus.

» Julie (c'est le nom de ta rivale)

» Julie reçut avant toi ma foi perfi-
» de. Si l'hymen & sa pompe sainte,
» mais vaine, ne présida pas à nos
» sermens, le Ciel les entendit, &
» le fils qu'il nous donna dans sa
» bonté, est le gage tacite de son
» aveu. J'osai refuser ses bienfaits :
» mon cœur, indignement jaloux,
» repoussa l'épouse qu'un Dieu m'a-
» vait choisie. Je te portai pour dot
» mes crimes & mes remords ; je fus
» ingrat, parjure.... Mais il ne s'agit
» pas de ce que je fus, il s'agit de ce
» que je dois être, non de ce que j'ai
» fait, mais de ce qui me reste à
» faire : ose me conseiller.

» Songe sur-tout, & n'oublie ja-
» mais que les graces, les talens, ce
» charme inexprimable qui se répand
» sur tout ton être, ces précieux
» bienfaits de la nature prodigue, le
» Ciel les épuisa sur ta modeste ri-
» vale. La jeunesse brille sur tes joues

» & ſe réfléchit ſur les ſiennes ; la
» roſe ſemble éclore ſur l'éclat de
» ſon teint pour colorer le tien qui
» lui fournit les lys ; tes yeux, dont
» un regard embraſerait la terre, ſont
» tempérés par la douce langueur
» des ſiens ; ſon front, comme le
» tien, eſt l'azile de la pudeur ; ſur
» ſes lévres & ſur les tiennes, on
» voit errer dans un accord bien rare
» la décence & la volupté : la vérité
» en fit ſon double ſanctuaire, & la
» main de la vertu même imprime
» à toutes deux un caractere égal
» d'enjouement & de majeſté. Tu
» ne peux la haïr ſans te haïr toi-
» même, la mépriſer ſans t'avilir.
» Belles, chaſtes, épouſes, meres,
» infortunées, tout vous rapproche,
» tout concourt à vous réunir. Aſ-
» ſemblage parfait de tout ce qui eſt
» beau, de tout ce qui eſt grand, je
» vois en vous l'effort, le chef-d'œu-

» vre de la nature : l'embarras de
» mon cœur ſe mêle à l'embarras des
» yeux, & ne diſtinguant rien dans
« les inſéparables, je ne vois qu'une
» épouſe, un enſemble céleſte fait
» pour abſorber toutes les affections
» de mon ame. Ne crois pas, ô ma
» Lucile! qu'ajoutant la feinte à l'ou-
» trage, je cherche à couvrir les feux
» de l'infidélité de ceux dont ma
» bouche t'aſſure. Ces flâmes vives
» & pures, allumées dans un double
» foyer, ſe confondent, s'abîment
» dans celui de mon cœur, je les
» diſtinguerais envain, leur principe
» eſt dans vos vertus.

» Quel eſt mon but enfin? (tes
» yeux inquiets me le demandent.)
» Cette réunion des ames n'exiſte
» que dans mon délire; les corps
» reſtent du moins, & ne ſe fondent
» pas dans le creuſet de l'imagina-
» tion : que prétens-je ? ah Dieu ! te

» rendre heureuſe, rendre Julie heu-
» reuſe, me rendre heureux moi-
» même. Je ſçais ce qu'exige de tous
» trois le devoir que je vous impoſe;
» je ſçais que l'autel de l'hymen ne
» peut être ſouillé d'un double ſacri-
» fice, que la chaſte ardeur d'une
» épouſe n'admet point de partage;
» je le ſçais, mais, ma Lucile, tu
» es mere, Julie le fut auſſi ; deux
» enfans, dons précieux du Ciel,
» offrent à notre vieilleſſe un eſpoir
» aſſez doux ; &, pour un cœur qui
» chérit la vertu, il eſt mille routes
» au bonheur ſans le ſecours des
» ſens. Je veux que le nœud qui doit
» nous lier, ſoit auſſi pur que l'aſtre
» qui nous éclaire : dans Julie & dans
» toi, je veux contempler deſormais
» deux Anges deſcendus des régions
» éthérées pour alléger le fardeau de
» ma vie, expier mes erreurs, con-
» duire mes enfans dans les ſentiers

» de la vertu, &, lorſqu'une longue
» vieilleſſe leur ouvrira le tombeau
» de leur pere, les tranſporter avec
» eux dans leur éternelle & paiſible
» demeure.

» Eh bien Lucile! un feu nouveau
» ne circule-t-il pas dans tes veines?
» Ton ame élevée au-deſſus de toi-
» même, plâne enfin dans ſa ſphére:
» tu jettes un œil de pitié ſur les
» êtres vulgaires. O ma Lucile! ô
» toi que l'opinion ne ſéduiſit ja-
» mais, toi qui portais toujours le
» regard de l'aigle dans la fange du
» préjugé, prends la balance & péſe
» mon projet.

» Ne me dis pas ſur-tout que cet
» effort eſt au-deſſus de ton ſexe;
» Julie ſerait au-deſſus de toi, & je
» veux vous croire égales».

Cette Lettre, mon oncle, eſt
analogue au caractere de Lucile: il

eſt une force communicative qui entraîne les ames d'une certaine trempe. Je ne doute pas du ſuccès : Julie donne les mains à mon projet ; preparez-vous à nous ſuivre. Partout où vous ne ſeriez point, il manquerait quelque choſe à ma félicite.



LETTRE X.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

BELLE béſogne ! belle idée ! belle confidence ! *Que me conſeillez-vous, mon oncle ?* ... Et ſa Lettre part en même tems.... Etourdi ! comment conçois-tu qu'une femme puiſſe ſe prêter à partager ſon mari, elle qui en prendrait quatre plutôt qu'un.... Comment conçois-tu que la moitié d'un mari ſoit une choſe propoſable, tandis qu'un mari tout entier l'eſt à peine.... Tu ſeras chaſte, dis-tu ; encore mieux ! Belle amorce pour une femme ! Eh ! qui t'a dit que Julie, que Lucile veulent être chaſtes ? Les crois-tu Philoſophes comme toi ? ... Pauvre garçon ! & tu oſes parler d'amour, tais-toi, homme

chaſte ; écris des balivernes, & ſi tu es dégoûté de plaiſirs, n'en dégoûte pas les autres. Oh ! je brûle de voir la réponſe de Lucile : elle ne manquera pas de goûter ton projet ; car *il eſt une force communicative....* Tais-toi, encore un coup, homme *d'une certaine trempe.* Ce qui me plaît dans la chaſteté future de Lucile, c'eſt le ſang froid avec lequel elle t'inſinue qu'à force de vertu, elle pourrait bien être une coquine. Oh ! ce rafinement de vertu, m'a paru mériter une attention particuliere. Je ſçais ce qu'on peut dire à cet égard ; je veux même t'ôter le plaiſir de bavarder philoſophiquement, & prévenir un traité en forme que tu ne manquerais pas d'enfanter pour juſtifier Lucile.

L'honneur eſt le bien le plus précieux que le Ciel ait départi à l'homme. L'homme qui ſacrifie ſon hon-

neur, ſacrifie donc ce qu'il a de plus précieux. Or, plus le ſacrifice eſt grand, plus il inſpire d'admiration, de reconnaiſſance, de reſpect. C'eſt ainſi que le ſophiſme prenant ſous votre plume un air de dogme & de vérité, ſéduit le Lecteur ſans défiance ; c'eſt ainſi que l'eſprit raiſonne, or je vais te prouver que l'eſprit eſt un ſot.

On dit que l'illuſion, que l'oubli eſt un bien pour l'homme, que l'eſpérance eſt un bienfait du Ciel ; mais on ne le dit pas de l'honneur. L'honneur, enviſagé dans ſon eſſence, n'eſt pas un bien pour l'homme ; il eſt gênant, contraire aux paſſions, incommode.... D'ailleurs, il n'appartient pas à l'homme, c'eſt un dépôt que le Ciel lui a confié. Nous ne pouvons diſpoſer de ce qui ne nous appartient pas ; & dire, je vous ſacrifie mon honneur, c'eſt dire, je

vous fais préſent d'une étoile. Une femme qui croit ſacrifier ſon honneur, ſe trompe, elle l'a perdu avant le ſacrifice ; & je ne connais rien de plus bizarre que d'appeller l'honneur d'une femme, ce qui eſt précisément le contraire. En un mot, ta Lucile a crû penſer en héroïne ; j'applaudis à l'intention ; mais dis-lui de ma part qu'elle ſe garde bien de vendre ſon honneur : car il n'eſt pas en ſa puiſſance de le livrer.... Telle eſt ma déciſion..... On n'eſt qu'un ignorant, qu'un bon homme ; mais on a du bon ſens : on ne fait pas de phraſes d'une aulne, mais on penſe juſte, & on écrit comme on peut.

J'ai des graces à te rendre des offres que tu me fais de m'entraîner avec toi. Me voilà donc en fonctions de pere de famille ? Je conduirai ton petit troupeau *dans des cavernes inacceſſibles*..... C'eſt bien de l'honneur

pour un oncle, bien de l'ouvrage pour un gouteux ! ... moi, te ſuivre avec ta race ? ... J'aimerais mieux m'acheminer ſur la Rête au pays des Hurons.... Il me ferait beau voir au milieu d'une troupe d'inſenſés, dont l'un dirait gravement, j'ai deux femmes, mais ces deux femmes ne ſont qu'une.... Les autres crieraient en gémiſſant, nous n'avons que la moitié d'un mari ; .... mais cela fait un mari tout entier.... Et puis deux petits, ... je ne ſçais quoi d'illégitime, qui m'appelleraient leur oncle ! ... Tu peux partir ; traverſe les mers, ſaute à piés joints les valées & les monts, vole d'un pole à l'autre, & ſi tu découvres l'iſle des foux, ne manque pas de t'y fixer toi & ta philoſophique engeance.

P. S.

Ce petit Martian eſt aimable, dis-tu ? tant mieux : il

il m'avait paru tel.... Ah ! ſi j'avais ſçû que ſa mere fût ſi près de moi, que j'aurais eu de plaiſir à la voir.... Je ne ſçais pourquoi je panche toujours pour cette pauvre Julie.... Mais ta Lucile a trop d'eſprit pour moi.



LETTRE XI.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

VOUS vous trompiez, mon oncle, Lucile n'a pas abſolument déſapprouvé mon projet... Je ſçavais bien, quoique vous en diſiez, ... qu'il ne répugnerait pas à la grandeur de ſon ame... Il y a quelques petites difficultés dans l'exécution... Et ſa réponſe, ... enfin je ſuis content, cette réponſe a mis le comble à tout; en la liſant, j'ai verſé quelques larmes: Julie qui m'obſervait, s'eſt crûe ſacrifiée; elle eſt mourante, elle en mourra, je l'eſpére; la violente Lucile ſuccombera ſans doute à l'effort de ſa rage; c'eſt encore une de mes eſpérances. Si mes enfans ſurvivaient à leurs meres, le Ciel

leur doit un coup de foudre ; il doit couronner ſon ouvrage... Otez-moi donc votre amitié, ôtez-la moi, mon oncle ; elle me ſoutiendrait peut-être, & je veux ſuccomber.... Je ſuis tenté d'aborder Julie, une coupe à la main, de la lui préſenter, de la verſer dans le ſein de Martian, & d'en dévorer les reſtes... Lucile,... ma Lucile ! ah Dieu ! ce caractere mâle qui ſe peint dans ſes Lettres, eſt peut-être le charme invincible qui m'entraîne vers elle. Cette façon de s'exprimer fortement, décéle une grande ame : l'eſprit n'atteint pas juſques là.... Eh ! que vous a donc fait cette Philoſophie ſi reprochée ? La Philoſophie eſt l'art d'enviſager les choſes dans leur ordre naturel, de fouler aux piés l'opinion, &, s'élevant au-deſſus du vulgaire, de contempler pour ainſi dire, dans la main de l'Eternel, la table immua-

ble des Loix qu'il preſcrivit à la nature. Oſez la contempler avec moi : je veux jouir encore une fois du privilége de l'homme, celui de réfléchir & de penſer ſans le ſecours d'autrui.

Mes ſublimes ſpéculations ſont en défaut, dites-vous, & ne fourniſſent point d'expédiens à ma ſituation extrême ; .... mais la nature, ma philoſophie premiere, me les avait donnés ces expédiens ; les hommes me les ont ôtés. Penſez-vous que le Créateur, en nous donnant la portion d intelligence néceſſaire à la conſervation de notre être, ait prévu que la prudence humaine irait plus loin que la ſienne, que la ſociété, au lieu d'être le charme de l'humanité, en ſerait le fléau ; que toutes les actions de l'homme, gênées & contrariées dans leur principe, ſeraient ſubordonnées à l'uſage

à l'opinion ? Non. Il fit l'homme libre, & l'homme voulut être esclave ; cet être vain & superbe qui crut s'arroger l'empire de la nature, est le seul des êtres créés, qui ne jouisse pas de ses privilèges. Sous une touffe d'herbe, l'insecte dispense à son gré ses amoureuses caresses ; le reptile n'a point d'entraves, & ses ressorts faciles le portent sans contrainte vers le reptile qui l'enflâme.... L'homme comparé au reptile ! dites-vous avec colére ; oui, mon oncle, l'orgueil crut en faire la différence ; hélas cette différence n'est que dans la félicité ! L'insecte est libre, je ne puis trop le dire, & l'homme ne l'est pas.

Quelle bizarrerie ! quelle audace criminelle osa dicter des Loix que la nature réprouve ? Vit-on jamais le triste hybou & le corbeau vorace s'assembler dans nos bois pour régler

les ardeurs de la jeune colombe, lui prefcrire des bornes, en déterminer l'objet?... Et ce corbeau lui-même, ce hybou hideux (car tout aime dans la nature) ce hybou, dis-je, en grimaçant fes nocturnes amours, a-t-il connu ces odieufes Loix? Vit-on jamais le lion légiflateur, arracher à fon lionceau la compagne qu'il a choifie? Et l'homme appelle le lion un animal féroce! O homme! quel nom faut-il donc te donner?... Et vous me parlez de patrie, de famille, de devoirs, ... à moi dont le devoir eft le fupplice, la famille le tyran, & la patrie le berceau de mes malheurs! Je vous demande d'abord ce que c'eft qu'une patrie? ce que c'eft qu'une famille? L'habitant d'une vafte forêt, le fan, né fous l'abri paifible d'un feuillage touffu, chérit le lieu de fa naiffance: fi le houx, toujours verd, couvre à la fois & em-

bellit ſa retraite ; ſi, près de ſon bocage, une ſource d'eau pure s'offre à le déſaltérer, ſi les fréquentes incurſions des chaſſeurs ne déſolent point ſon azile ; ôtez-lui l'onde, la verdure, la ſûreté, il cherche ailleurs une patrie. L'aiglon aime le rocher où pendent encore les débris de ſon nid : au lever du ſoleil, il rend hommage à ſon pere, l'aide à la pourſuite de ſa proie, en ſoulage le fardeau, lui rend careſſes pour careſſes ; mais, ſi ce pere forcené, loin de le ſoutenir dans les airs, le précipite ſur le roc, s'il le frappe & le bleſſe de ſon bec meurtrier, s'il lui refuſe une part à la proie, l'aiglon ſe ſuffit à lui-même & ne connaît de pere que celui de la nature. Quant au devoir, mon oncle, il n'eſt point arbitraire ; le mien eſt de haïr les hommes : que je le remplis bien !... Voilà encore du bavardage philoſo-

phique, me direz-vous ; mon dessein n'était pas de vous écrire ; j'ai pris machinalement la plume, comme entraîné par l'habitude, par la nécessité de m'entretenir avec vous : je voulais vous cacher la réponse de Lucile, ou vous la déguiser. Je me suis embarqué dans le raisonnement ; j'ai déraisonné peut être, & je finis par où je devais commencer.... La voilà cette réponse ;.... mon cœur n'a point de secrets pour vous.

RÉPONSE de LUCILE à CLIFORT.

» POURRAI-JE vous répondre, » homme faux & subtil ? Mon ame, » avilie par la vôtre, pourra-t-elle » donner au mépris l'expression qui » le caractérise ? Oui, je parle à Cli» fort, &, toute dégradée que je suis » à mes yeux, je l'apperçois encore » bien loin sous la poussiere de mes » piés.

» Je

» Je rends grace à ma belle rivale
» des *roſes* dont elle me *colore* : quant
» à l'éclat des *lys* qu'elle emprunte
» de moi, diſpenſez-la de reconnaiſ-
» ſance.

» A travers l'art infini qui brille
» dans votre Lettre, je démêle une
» eſpéce de crainte que je ne conçois
» pas : il ſemble que je ſerais en droit
» de vous faire quelque reproche ;
» eh ! pourquoi vous en ferais-je,
» Clifort ? Ne ſçais-je pas que vous
» êtes un homme, que tout Etre
» féroce que l'on appelle de ce nom,
» a le privilége d'être faux, parjure,
» dénaturé, infâme.... Et puis tout
» cela dépend-il de vous ? Vous êtes-
» vous fait vous-même ? Non. Le
» cœur de Clifort n'eſt pas un cœur
» vulgaire : il faut deux ames broyées
» & paitries enſemble pour abſorber
» les ardeurs de la ſienne. Je conçois
» tous les avantages d'une ſi belle

» union ; mais , méchant , crains de
» rapprocher ces antipathiques moi-
» tiés d'un déteſtable tout ; tu con-
» ſerverais plutôt le ſalpêtre au mi-
» lieu des flammes, & des flammes
» au ſein des flots ! ... Pourſuivons :
» voici le touchant de la ſienne. Il
» ſçait ce qu'exige de lui le ſacrifice
» qu'il s'impoſe , & ſa chaſte ar-
» deur.... Oh ? la chaſte ardeur eſt
» unique. Prendre deux femmes au
» lieu d'une, eſt un excès de chaſteté
» qui n'appartient qu'à Clifort, qui
» ne peut être comparé qu'à l'amour
» de Clifort , ou bien à ſa délica-
» teſſe.... Je n'en verrai pas davan-
» tage, je la brûle cette Lettre indi-
» gne, non que j'en ſois affligée ,
» mais elle eſt révoltante. Il eſt infâ-
» me de porter la mort dans le ſein
» d'une amie, & de cacher ſous des
» fleurs le poignard dont on l'aſſaſ-
» ſine... Cet art infernal, cette hor-

» rible ſubtilité ; .... mais vous me
» croiriez offenſée, & je vous jure
» par ... par la beauté de ma rivale,
» que mon ame ne fut jamais plus
» tranquille, mon eſprit plus libre...
» je dirais preſque ma joie ! oui, ma
» joie.... Il m'aime ! il l'a dit aux
» hommes, il l'a dit aux Dieux, ...
» & les hommes ne l'ont pas... Eh !
» ne ſont-ils pas tous complices ?...
» Le voilà donc découvert ce ſecret
» & digne motif d'un voyage préci-
» pité ? Voilà ce myſtére que je ne
» pouvais comprendre ! Inſenſée,
» je pleurais !..., Ah ! fuis plus loin
» encore : que ta Julie & toi, bannis
» s'il eſt poſſible, de cet univers que
» j'habite, laiſſent entr'eux & moi
» l'immenſité des mers & le vaſte
» eſpace des Cieux ; plus rapide que
» ma haine, fuis ton épouſe indignée
» comme ma penſée s'éloigne d'un
» parjure.... Déjà j'ai oublié que tu

» me fus cher : le nœud coupable
» qui m'unissait à toi, déjà reprouvé
» des hommes, est abhorré de mon
» cœur ; trop lent, trop difficile à
» briser, ma haine le dévore ; ton
» nom se perd avec le souvenir dans
» l'effrayante nuit des songes ; il ne
» me reste de toi que... que ma fille,
» grand Dieu !... Clifort, pardon-
» nez à mes transports ; peut-être
» trop prompte, trop sensible.....
» Non. Mon attendrissement même
» aigrit mon désespoir ; c'est cette
» fille infortunée, c'est ce gage dé-
» plorable d'un amour monstrueux
» qui justifie tout l'éclat de ma rage...
» Homme vil ! pere dénaturé ! dans
» cette Lettre étudiée, le nom de
» Juliette s'est-il même échappé de
» ta bouche ? Parlons de sang froid,
» Clifort ; je suppose possible cette
» basse union que vous me propo-
» sez ; je veux que vos soins, parta-

» gés entre Julie & moi, nous dif-
» penfent également ce bien chimé-
» rique où vous croyez courir, quel
» fera le fort de nos enfans? Je dis
» nos, car votre amour barbare n'a
» pas refpecté la nature dans l'objet,
» même préféré, & l'amante d'un
» homme féroce, n'eft comme moi
» que la plus infortunée des meres...
» Et Clifort s'applaudit! *Ton ame*,
» dit-il avec audace, *plâne enfin dans*
» *fa fphére :* ne te fens-tu pas tranf-
» portée au-deffus de toi-même, au-
» deffus des êtres vulgaires?... Plût
» aux Dieux, homme méchant &
» fourbe; fi je m'élevais jamais au-
» deffus de ta tête, ce ferait pour
» retomber fur toi, me brifer en
» tombant, & t'écrafer fous le poids
» de ma chûte. Adieu «.

Voilà la lettre dont je voulais vous dérober la connaiffance. Avouez,

mon oncle, vous qui connaiſſez mon embarras, l'horreur de ma ſituation, les combats de mon cœur; avouez qu'il eſt affreux de s'attirer les noms de méchant, de parjure, d'infâme.... Moi infâme! Ah Dieux! ah Lucile! que ne peux-tu deſcendre dans mon cœur!... Que répondre?... que faire?... quel parti prendre?... Vous avez vécu, mon oncle; vous connaiſſez l'infortune attachée à l'humanité, vous avez lû l'Hiſtoire, les Romans, les Héros fabuleux ou vrais: tout ce qui s'eſt attiré l'attention des hommes dans l'antiquité la plus reculée, tous les malheurs connus, raſſemblés, épuiſés ſur une même tête, pourraient-ils jamais égaler les miens?... On m'appelle, j'entends la voix de Martian;.... peut être que Julie.... Je tremble, & je vous quitte....

O prodige de grandeur & de ſen-

ſibilité ! O femme, créature céleſte ! Dieux ! il eſt donc encore quelques plaiſirs réſervés au malheur extrême ? Quand je vous ai quitté, Julie étoit ſur ſon lit ; ſon front était ſerain, & ſa bouche riante peignait la douce paix de ſon ame angelique..... *Aſſeyez-vous*, m'a-t-elle dit, *aſſeyez-vous, Clifort ; ſéchez les pleurs que vous verſez ſur moi : ces momens ne ſont point deſtinés aux larmes ; je vais faire des heureux ; ce jour eſt le plus beau de ma vie. Un pouvoir inconnu m'a deſſillé les yeux ; je les ouvre avec complaiſance ſur vous & ſur mon fils. Martian, embraſſez votre pere ; Clifort, embraſſez votre fils..... La fortune de Lucile, médiocre ſans doute, fut un prétexte à l'avarice de vos parens : la mort de mon frere a rendu depuis peu la mienne conſidérable. J'en fais don à Lucile. Qu'elle aille, ce contrat à la main, forcer votre pere à rougir. Epouſez-la, Clifort : qu'elle adopte mon*

fils ; que ce fils lui ſoit cher, mes vœux ſeront remplis: Je conſacre à mon Dieu les reſtes de ma carriere. Si ce que je fais eſt bien, j'en demande le prix ; embraſſez-moi, éloignez-vous, & ne me répondez qu'au retour de l'Autel.... Je me précipite à ſes piés ; je veux ouvrir la bouche : elle inſiſte, paraît s'offenſer ; en un mot, je la quitte pénétré d'attendriſſement, d'admiration & de reſpect. O mon oncle ! eſt-ce donc un Ange ſous une forme humaine ? Non ; c'eſt un Dieu tutelaire ! Je ne la vois jamais ſans éprouver cette ſenſation ſacrée promiſe à l'homme juſte : la pureté de ſon ame aimante ſurpaſſe encore ſa ſenſibilité. Depuis deux mois que le Ciel me réunit à ſes charmes, les épanchemens de nos cœurs ſont fréquens, & ne nous conduiſent jamais à ces inſtans de faibleſſe qu'amenent preſque toujours l'attendriſſement & les larmes.

Si nous nous faiſons quelques ca-reſſes, c'eſt par l'entretien du jeune Martian qui, partagé ſans ceſſe en-tre ſa mere & moi, reçoit & rend mille tendres baiſers.... Lui répon-dre au retour de l'Autel ! ... Eh ! que lui répondrais-je ? J'irais enrichir Lucile des dépouilles... de qui ? de la céleſte Julie ! Ah ! que tout ce qui reſpire, ſe dépouille avant elle, que les Grands de la terre faſſent choix de leurs plus rares tréſors, qu'ils flé-chiſſent le genou, & les entaſſent aux piés de ma Julie, l'univers doit cet hommage à la vertu ! .... Ce-pendant l'état de mes enfans, le déſeſpoir de Lucile... Ah Ciel ! avec quelle horreur je rentre dans moi-même ! ... J'avais bien vû un préci-pice à côté de moi, mais je n'en avais pas ſondé la profondeur. Au-jourd hui mon œil le contemple, le fixe avec effroi, &, dans l'impoſſi-

bilité où je ſuis de le franchir, le ſeul parti qui me reſte, eſt de m'y précipiter.... Lucile,... Julie,... mes enfans,.... chers enfans, quel ſera votre ſort?... Pour laquelle de vos deux meres.... Mon oncle, ne vous eſt-il jamais arrivé de penſer à l'éternité ſuppoſée malheureuſe? d'entaſſer ſiécles ſur ſiécles, des millions de ſiécles ſur des millions de ſiécles, d'entaſſer, entaſſer encore, & de perdre la raiſon?... Voilà préciſément mon état actuel.

Epouſer Lucile, épouſer Julie, n'épouſer ni l'une ni l'autre, & m'abîmer dans les flots, voilà, je crois, à quoi ſe réduiſent tous mes moyens.... Hélas! je veux croire que tout eſt bien dans la nature; je voudrais cependant qu'un penchant auſſi doux, auſſi pur que l'amour, ne fût point le ſupplice des cœurs: cet ouvrage du moins me paraîtrait

plus digne d'un Etre bienfaiſant.....
Bon Dieu ! que je vous ennuye, mon oncle! mais à quoi me réſoudre ? Il me ſemble qu'en écrivant, je m'éloigne du précipice.... J'adore Julie, j'idolâtre Lucile; je ne ſçais ſous quels traits divers ſe peignent à mes ſens ces paſſions extrêmes : peut-être Lucile eſt aimée davantage, mais j'accorde à Julie un ſentiment plus pur d'eſtime & d'admiration : pour l'une, mon ſentiment eſt plus vif; il eſt plus auguſte pour l'autre.... Mon oncle, mon excellent oncle, fixez mes eſprits incertains, ne me dites pas d'abandonner Julie, ne me dites pas de porter la mort dans le ſein de Lucile.... Que me direz-vous donc ? ..... Je ſuccombe à mon agitation ; je verſe des larmes de tendreſſe & de rage.

LETTRE XII.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

OUI. Pleure, jeune homme, pleure, verſe des larmes de ſang: tout ce qui t'appartient, tout ce qui dût t'être cher, porte un caractere de vertu ſublime, où des ames comme la tienne ne peuvent jamais atteindre. Ton pere n'eſt plus: écoute ſes dernieres paroles. » Je meurs, » mon frere, & le remord m'attend » aux portes du tombeau. Tandis » qu'il en eſt encore tems, défendez-» moi de ſes approches; je veux » mourir en paix. Ecrivez à mon » fils, à ma fille: dites leur que trop » tard.... Je veux mourir leur pere: » qu'ils s'uniſſent ſous ces funébres » auſpices; je rends à mon fils la

» fortune que mon injuſtice voulut
» lui arracher ».... A ces mots il expire.

Je deviens aujourd'hui ton pere, & je joins l'aſcendant de l'autorité à la voix de l'amitié. Juſqu'ici j'ai parlé en oncle trop complaiſant ſans doute ; je parle en pere allarmé ſur tes mœurs. Ta derniere Lettre m'a fait pitié : peux-tu, ſans rougir, renverſer les uſages les plus ſaints, les loix humaines & divines, tout juſques au bon ſens ? Mais, avant que l'on donnât aux égaremens de tes pareils le beau nom dont ils ſe décorent, ſçais-tu comment l'on nommait ton auguſte Philoſophie ? Déreglement de l'eſprit, corruption du cœur, écueil des mœurs, peſte de la Société ; les plus modérés la nommaient folie. Le nom de Philoſophe eſt-il donc ſi précieux qu'on veuille le porter au prix de l'eſtime publi-

que ? Mon ami, la Philoſophie eſt dans le cœur droit & ſimple ; on ne la définit point par des mots ; elle ſe peint dans les actions de l'homme. Celui que l'on nomme Philoſophe eſt moins ſot que celui qui l'admire ; celui qui dit je ſuis un Philoſophe, eſt plus ſot que les deux autres. J'en ai vû plus d'un de cette eſpéce ; je les ai écoutés, lûs, examinés de près, & je n'ai vû que des diſeurs de rien, fabricateurs ſubtils de ſophiſmes groſſiers, beaux eſprits faute de bon ſens : les ſottes & les petites Maîtreſſes ſe chargent du ſoin de les préconiſer ; elles feraient mieux de les nourrir, ce ſerait en diminuer l'eſpéce.... Eh ! malheureux, laiſſe là cette manie funeſte, &, dans les événemens de la vie, ne cherche que les routes connues ; n'intéreſſe pas dans tes querelles la nature & les Dieux : ils ne s'en mêlent point, ils

ne s'occupent point de tes folies ; laiſſe là tes reptiles, tes colombes ; compare l'homme à l'homme, & ne va pas chercher ailleurs des bêtes : ſi tu veux rapprocher les extrêmes, compare-moi à un Philoſophe moderne ; animal pour animal, je préfére le plus riſible.... Je te l'ai déja dit ; tu fais des Romans, les eſprits faux t'applaudiſſent, tu es perdu ; le ſophiſme éblouit ta raiſon encore incertaine : arrête, imprudent ! Tu marches ſur le piége que l'erreur a caché ſous des roſes. Ah Dieux ! qu'eſt devenue la ſimplicité de nos peres ? où s'eſt réfugiée la douce paix qui régiſſait la terre ? Eſt-ce un fléau du Ciel ? Eſt-ce l'effet de la viciſſitude ? Les tems ſeraient-ils venus où tout Etre créé doit porter en naiſſant le ſceau de l'infortune ? Celui qui ſubmergea la terre dans un déluge d'eaux, veut-il la ſubmerger encore

dans un déluge de *lumieres* ? Qu'il nomme donc le juſte qui doit échapper à ſes vengeances ; je le cherche & ne le trouve pas.... Mais je hais les moralités preſqu'autant que la Philoſophie. Revenons à tes embarras, à tes chagrins.

La Lettre de Lucile eſt telle que je l'avais prévue ; Lucile écrit bien, mais Julie agit encore mieux, & la parole ou l'action, la bouche ou l'ame, ſont d'un poids inégal dans la juſte balance. Lis, lis cette Lettre forcenée, & rappelle toi les paroles touchantes, la généroſité de l'aimable Julie ; oſe les comparer.... Et tu héſites, malheureux ! tu héſites ! va, tu ne méritais pas le digne objet que le Ciel te renvoie.

Faut-il te dire ce que je penſe ? Ce procédé noble de Julie, ce pouvoir inconnu qui, dit-elle, l'inſpire, eſt un prodige du Ciel en faveur de ſa

vertu,

vertu, ce n'eſt point à Julie, c'eſt à toi que le Ciel a parlé : en t'indiquant ce que tu pouvais, il t'a preſcrit ton devoir ; le Ciel t'a dit, par la bouche de la vertu même : *Ecoute, Clifort, tu as conduit quatre infortunés ſur les bords d'un volcan ; ne pouvant les ſauver tous des flammes, ton devoir eſt d'en garantir le plus qu'il eſt poſſible : tes premiers ſoins ſont dûs à tes enfans ; tu peux ſauver l'une des meres : il faut une victime, choiſis.*

Heureux Clifort, ſans cette inſpiration céleſte, ni toi ni moi n'euſſions jamais imaginé l'innocent & ſimple moyen de donner un état à tes enfans..... Mais, Lucile, diras-tu,... il faut une victime, répond le Ciel ; vous étiez cinq infortunés, quatre échappent à l'opprobre; rends grace au bras puiſſant qui daigne s'étendre ſur toi.... La victime eſt nommée.

P. S.

Ecoute, ... j'aurais envie ; .... mais de quelle utilité : .... oui, je jugerais des rapports de l'ame au visage ; envoie-moi le portrait de Julie.



LETTRE XIII.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

Je commence par tranſcrire la Lettre que j'ai reçue de Lucile : vous jugerez mieux après de l'aſcendant que vous avez ſur ma raiſon.

Lucile à Clifort.

» J'ai pleuré ſur votre pere, pleu-
» rez ſur moi, Clifort ; oui, pleure,
» ou viens ſécher mes larmes.

» Sur le bord de ſa tombe, ton
» pere m'a nommé ſa fille : du haut
» de l'Empirée, il nous contemple
» peut-être, & je ne ſuis point ton
» épouſe : s'il m'interroge, Clifort,
» qu'oſerai-je lui répondre ? Lui dirai-
» je que mon orgueil offenſé a re-
» jetté ſes bienfaits ? Lui montrerai-

» je en toi un fils rebelle, un pere
» dénaturé, un époux parjure ? . . . .
» Je frémis. Songe que ton pere est
» au séjour de la foudre, qu'il te
» voit dans les bras d'une étrangére...
» Non ; c'est à mes yeux seuls que
» ce spectacle est réservé : en vain les
» voiles de la nuit dérobent vos plai-
» sirs au reste de la terre. Couple
» ingrat, je vous suis au fond de
» votre retraite ; mon œil étincélant
» perce l'abîme de la nuit & l'im-
» mensité de l'espace ; je te vois
» enyvré, palpitant de plaisir, dévo-
» rant les appas ; . . . . . quels appas,
» juste Ciel ! Trop de prévention se
» mêle peut-être à mes ennuis ; mais
» je vois ta Julie pâle, livide, hy-
» deuse, embarrassant ton cou de ses
» bras froids & secs, roulant sans
» expression des yeux où la nature
» n'osa placer le sentiment ; & si,
» dans ses regards, je démêle quel-

» ques traces de plaiſir, c'eſt cette
» ſenſation de fiel, connue des mau-
» vais cœurs, le plaiſir infernal d'hu-
» milier, de navrer de douleur une
» rivale plaintive.... Voilà le digne
» objet que Clifort me préfére, qu'il
» oſe m'aſſocier ; voilà *cet Ange deſ-*
» *cendu du Ciel pour alléger le fardeau de*
» *ſa vie*..... Oui, il t'allégera ; mes
» plaintes, mon amour t'importu-
» nent ſans doute : c'eſt un fardeau
» dont il faut te ſoulager... Ne crois
» pas que j'embraſſe le parti de l'in-
» famie ; c'eſt une petite mortifica-
» tion que j'ai voulu te donner : il en
» eſt d'autres ; les plus violens ſeront
» préférés ».

J'ai lu cette Lettre, j'ai frémi, j'ai rougi, mais j'ai rempli vos vœux; les décrets que vous nommez céleſtes, peut être mon devoir ; j'ai tout ſacrifié à Julie ; Lucile en mourra, je la ſuivrai de près.

Ah Dieu ! qui m'eût dit, il y a quinze ans, que la poſſeſſion de Julie me coûterait des pleurs ſans ceſſer même de m'être chere ? Grande dans le malheur, humble dans ſa fortune, ſon front modeſte a rougi devant moi ; noble & compatiſſante, elle a verſé ſur le ſort de ſa rivale des pleurs que, pour elle, elle eût ſçû dévorer ; elle volait, en riant, au cilice ; elle marche à l'hymen avec ſérénité ! la vertu l'accompagne partout, partout elle eſt égale, partout elle eſt riante.... Il naît d'étranges idées dans l'eſprit de l'homme ; lorſque je conſidére Julie avec attention, je ne puis me défendre d'un mouvement de jalouſie : jamais une careſſe, pas le moindre ſoupir, le mot d'amour n'échappe jamais de ſa bouche ; je crains de n'être pas aimé : qu'aime-t-elle donc ? Son fils ! Et je ſuis jaloux de mon fils. Lucile

eſt violente, j'en conviens ; ſon amour tient de l'emportement, mais cet emportement eſt de l'amour.... Ah ! mon oncle, ſi je ſors quelquefois des bornes de la raiſon, ne vous étonnez pas ; étonnez-vous plutôt de m'en trouver quelque veſtige. En prenant la plume, le nom de mon pere précédait mes ſanglots; je voulais le pleurer avec vous, & ne m'entretenir que de lui, de mes regrets, de ma reconnaiſſance; mais tant de ſentimens aigus élevent à la fois leurs cris tumultueux, que ma raiſon eſt trop faible pour leur impoſer un frein. Rien ne peut rétablir l'ordre dans un cœur qui n'en connaît plus, dans une ame épuiſée qu'abſorbent à la fois, l'amour, les regrets & le lugubre déſeſpoir...... Il n'eſt donc plus ce pere infortuné qui jadis..... Mais je dois des pleurs, non des reproches à ſa cendre.....

Mes enfans, vous l'emportez ſur toutes les affections de mon ame; je vais vous donner un pere, mais vous me donnerez la mort; ma parole eſt donnée, Julie triomphe, Lucile expire, mais je n'aurai pas le tems de l'apprendre. Adieu, mon oncle, voilà peut-être la derniere de mes Lertres.

Je vous envoie le portrait de Julie; elle n'eſt pas réguliérement belle: le peintre a même négligé le je ne ſçais quoi qui la rend touchante; mais vous y trouverez cet air de douceur & de modeſtie qui me coûtent la vie.



LETTRE

LETTRE XIV.

CLIFORT à GEORGE THOMAS.

AH ! mon oncle, je ſuis perdu ! perdu ſans reſſources ; je ne connaiſſais encore que la moitié de mes malheurs : le ſacrifice que je vous ai promis, eſt impoſſible ; de toute impoſſibilité. Je me diſpoſais à marcher à l'Autel comme une victime qu'on y traîne ; Julie ſe préparait à me ſuivre, lorſque cette Lettre de Lucile eſt venue déconcerter toutes nos meſures.

LUCILE à CLIFORT.

» J'ai réfléchi ſur votre caractere :
» en général vous êtes tendre & faible ; les cœurs qui reſſemblent au
» vôtre, ne ſont point vicieux ; mais

» ils ouvrent au vice un accès fa-
» cile : ſuſceptibles de toutes les im-
» preſſions, ils ſont rarement capa-
» bles de réprimer les mauvaiſes; ce
» caractere eſt dangereux, très-dan-
» gereux ! & vos pareils, Clifort,
» donnent dans les excès les plus
» repréhenſibles, s'ils n'ont pour
» ſauve-garde l'œil vigilant d'un ami
» ſolide & vrai.

» Cependant, dans l'état où je
» ſuis, mes réflexions m'ont aſſez
» ſatisfaite ; vous êtes faible ; un
» mouvement involontaire vous en-
» traîne à l'infidélité, tant mieux;
» un goût plus décidé ſerait plus
» indéracinable.

» Vous êtes tendre, tant mieux
» encore ; vous ne tiendrez pas aux
» pleurs, aux careſſes de votre fille,
» aux cris de votre épouſe ; vous ne
» me haïrez point.... Toi, me haïr!
» le pourrais-tu jamais ? Moi qui,

» comptant pour rien les terreurs de
» mon pere, les menaces du tien,
» ſacrifiai tout à l'inſtant paſſager où
» je pouvais te rendre heureux.

» Peut-être je m'abuſe, n'importe;
» je chéris mon erreur, & voici com-
» ment je raiſonne pour faſciner mes
» yeux.

» A quinze ans, tu ſentis ton cœur
» à peine éclos palpiter ſous ta main;
» tes yeux chercherent l'aliment d'un
» deſir inconnu; Julie te parut créée
» pour ton ame aimante, (toute
» femme eſt un Dieu pour des yeux
» de quinze ans :) ſoit qu'elle ait pris
» du goût pour toi, ſoit que d'autres
» aventures aient préparé ſa défaite,
» elle eut les prémices de ton cœur;
» le dégoût ſuccéda à la jouiſſance;
» tu l'abandonnas à ſon opprobre.
» Le beſoin d'aimer t'ouvrit une nou-
» velle carriere; peut-être trouvas tu
» dans moi quelque ſolidité, & l'hy-

» men rendit plus auguſte le nou-
» veau choix de ton cœur ; tu m'ai-
» mas dans l'innocence ; quinze ans
» s'écoulerent dans la paix & dans
» les plaiſirs : tant de jours fortunés
» amenerent enfin le jour de déſeſ-
» poir : on t'arracha de mes bras, on
» m'arracha des tiens ; le bruit de
» mon malheur frappa l'oreille de
» Julie : ſon ſexe eſt vain, facile à
» s'éblouir : telle femme croit avoir
» des droits au lit de ſon amant, qui
» n'en a qu'à ſon mépris ; celle-ci
» fut du nombre : elle galoppe vers
» toi, ſon fils en croupe, ſes appas
» la ſuivent de loin ; elle arrive, elle
» pleure, ſon fils braille, tu t'atten-
» dris, & vous voilà tous à pleurer.
» N'eſt-il pas vrai, mon ami, que
» voilà le nœud de l'affaire ? Je te le
» répéte encore, tu es faible & non
» vicieux : eh bien ! il faut donc te
» communiquer une partie de mes

» forces.... Ecoute, je n'uſe pas avec
» toi de ruſes bien ſubtiles ; je veux
» te ramener à moi, voici tout uni-
» ment mon plan : Juliette part avec
» ma Lettre ; ſans doute elle eſt déja
» ſur tes genoux ; elle ſçait bien ſon
» rôle, & ſi, pour t'attendrir, il faut
» lutter de criailleries avec ton pe-
» tit, ... je ne ſçais qui ; elle a la
» poitrine forte, & des larmes inta-
» riſſables. Julie lui fera la grimace ;
» c'eſt encore un point que j'ai pré-
» vû : or je t'avertis que ta fille eſt la
» plus déterminée grimaciere qu'il y
» ait au monde ; elle ne ſera point
» en reſte. Tel eſt mon ordre de ba-
» taille : quelques jours après (j'ai
» mes raiſons pour n'en déterminer
» aucun) j'arriverai moi-même :
» nous verrons alors ſi ta petite aven-
» turiere de Julie oſera lever les yeux
» ſur Lucile, ſi l'intrigue d'un jour,
» l'amourette d'un inſtant peut éclip-

» ſer l'amour auguſte d'une épouſe...
» Tu la verras rampante, humiliée !
» ſa beauté, évanouie avec l'illuſion,
» fera place au dégoût ; tu jetteras
» ſur elle un regard de pitié, un de
» répentir ſur moi ; je te pardonne-
» rai, je t'emmenerai en triomphe,
» & nous rirons de nos chagrins ...
» Tu me trouves bien vaine, bien
» gaie ; je te l'ai dit, je m'abuſe peut-
» être ; mais j'ai beſoin de m'abuſer,
» mon bonheur eſt dans l'illuſion....
» Il fut un tems où je le croyais en
» toi ! Ne me reproche pas l'enjoue-
» ment d'un inſtant : je pleurais il y
» a une heure ; les larmes cherchent
» déja à ſe faire un paſſage ; mon
» eſprit fatigué s'échappe à la triſte
» auſtérité du cœur, & s'égaie à l'in-
» ſçû du maître.

» Juliette eſt donc auprès de toi ;
» tu la preſſes peut-être ſur ton
» cœur.... Hélas, quoiqu'abſente de

» toi, tout mon être remplit les
» lieux que tu habites ; il ne me reſte
» de moi-même que la triſte faculté
» de gémir. Contemple ce qui t'en-
» vironne, contemple toi toi-même,
» tu trouveras partout l'image de la
» triſte Lucile ; les larmes de Juliette
» ſont celles que je verſai ſur elle,
» lorſqu'elle vola vers toi ; je la char-
» geai de les répandre dans ton ſein :
» ſes careſſes naïves, les baiſers dont
» elle couvre ton viſage, ſont les
» baiſers de ta Lucile ; c'eſt l'ame de
» ton épouſe qu'elle épanche inſen-
» ſiblement dans la tienne...... Ah
» Dieux! Et cette ame préoccupée ne
» m'offrirait qu'une moitié odieuſe ?
» Et ce cœur paternel partagé entre
» ma fille &.... Ne t'ai-je pas dit que
» je ne ſerais pas long-tems ſans
» pleurer ?... Mes yeux ſe troublent,
» le papier ſe baigne.... Je t'aime, &
» tu m'ôtes, cruelle, juſqu'à la dou-
» ceur de te l'écrire ».

Je reçois à l'inſtant cette Lettre des mains de Juliette elle-même : cette aimable fille s'eſt précipitée dans mes bras, je me ſuis attendri... Eh ! qui ne s'attendrirait pas ? J'ai différé la cérémonie, j'ai prié Julie de ſuſpendre d'un jour... Cependant il ſemble que le Ciel m'ait envoyé ma fille pour être reconnue de ſa nouvelle mere..... Je ſuis tenté de précipiter.... Mais ſi Lucile ſurvient ? Oh ! quel comble de trouble & d'embarras ! .... Allons, il faut attendre à demain.



LETTRE XV.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

JE t'avouerai que tu commences à m'intéresser, &, pour la premiere fois, j'ai éprouvé le desir d'être auprès de toi, nous sommes trop éloignés ; &, depuis ta derniere Lettre, il s'est sans doute passé bien des choses dont je brûle d'être instruit. Je sens que ma présence te serait nécessaire ; mais il est trop tard : . . . . . tout est consommé sans doute. La derniere Lettre de ta Lucile me raccommode un peu avec son caractere : il y a du sentiment dans cette Lettre, & cela mérite peut-être quelques réflexions de ta part ; mais sans doute il n'est plus tems.

J'ai reçu le portrait que je t'avais

demandé ; je ne ſais trop pourquoi...
Je veux croire que Julie eſt un prodige de la nature ; mais le prodige même a des bornes, & l'imagination échauffée de celui qui peint une beauté touchante, ne connaît ni bornes ni vraiſemblance.... Quoi ! Julie pourrait.... Quoi ! ce front,... : ces yeux,... cette bouche.... Il eſt là ce portrait ; il y a deux heures qu'il eſt ſur cette table, & mes yeux y ſont fixés depuis deux heures.... La jolie choſe qu'une femme jeune, jolie & ſage ! Ce qui me frappe ſurtout, c'eſt que chacun de ces traits pris ſéparément, eſt un larcin fait à la volupté, & leur enſemble inconcevable eſt le portrait de la vertu riante. La pudeur, la vérité, le regard chaſte, la naïve candeur, s'y transforment en amours : on les reconnaît cependant.... Ote-moi ce portrait, mon ami, c'eſt un ſubor-

neur de raiſon, un.... Ecoute, il me vient des idées bizarres, folles, extravagantes ! n'importe, es tu marié ? ne l'es-tu pas ? Ecris-le moi, écris-le moi bien vîte... Je te dirai pourquoi.... La jolie choſe qu'une femme jolie .... & ſage !



LETTRE XVI.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

Moi marié ! mon oncle. Ah ! je ne ferai jamais marié : on ne marie pas des malheureux de mon efpéce !... Demandez - moi fi je fuis mort, je vous répondrai que l'inftant ne peut être éloigné ; je fens que je mourrai, non d'amour, mais de rage ; je fuis arrangé là - deffus, & depuis peu je vois tout d'un œil d'indifférence que vous auriez peine à concevoir.

J'avais différé mon facrifice d'un jour ; vous fçavez que Lucile m'avait annoncé fon arrivée fans en déterminer le moment : devinez... Elle a fuivi fa lettre, elle eft arrivée le jour même.

J'étais auprès de Julie ; Juliette

était avec nous : il ſemblait que le Ciel l'eût conduite pour aſſiſter à la céremonie, pour être reconnue adoptée de ſa nouvelle mere : déja la douce Julie l'embraſſait, la careſſait, l'accoutumait au nom de fille... On m'annonce Lucile ; il y a trois jours que l'enfer les a réunies.... Elles ne ſe ſont point encore vûes... Je tremble de penſer qu'elles peuvent ſe rencontrer.

Les enfans ont déja fait connaiſſance : il ſemble que la nature leur parle & leur donne déja des ſentimens de freres.... Que leurs meres ſont éloignées de cette ſainte union ! Ce qu'il y a d'unique, d'excellent, c'eſt que je m'épuiſe à les appaiſer l'une & l'autre : je partage mon tems entr'elles ; je leur fais les proteſtations d'amour les plus vives, les plus convaincantes, & toutes les deux me boudent ; je crois qu'elles

me haïſſent.... Elles n'ont pas encore pris l'air. Renfermées l'une & l'autre dans leurs petites cellules, elles ſemblent méditer profondément quelqu'éclatante folie..... O Ciel ! je vois de mes fenêtres.... Ce ſont elles !.... Julie ſur la terraſſe, Lucile dans le jardin, ... & les enfans qui folâtrent enſemble comme ſi de rien n'était.... Elles s'apperçoivent... Quel couroux dans le regard de Lucile ! quelle contrainte dans le maintien de Julie !... Elles s'approchent !.... Vont-elles ſe parler ? Non. Elles ſe tournent le dos ; elles ont l'air diſtrait, elles chantent, mon oncle !... elles chantent !...

Elles ſe ſont vûes ! elles ſe ſont parlé ; j'étais préſent. Ah ! mon oncle, comment peindrai-je dans tout ſon jour la vertu de Julie ſans en ternir l'éclat ?

Lucile avait penſé ne trouver dans

Julie qu'une de ces femmes adroites, victimes prétendues de la séduction, qui, ſous le nom d'illuſtres malheureuſes, ont ſçu rendre intéreſſante l'hiſtoire de leurs amours : vous l'avez pû remarquer dans ſes Lettres. Elle en était fortement prévenue, & le premier coup d'œil qu'elle a porté ſur ſa rivale, était plus qu'offenſant.

Nous étions raſſemblés dans la ſalle à manger autour d'un feu trop négligé pour être bon. J'attendais avec ſaiſiſſement l'événement d'une ſcène amuſante ſans doute pour tout autre que moi. Le ſilence était expreſſif; Lucile s'était chargée du ſoin du feu, le retournait dans tous les ſens, briſait pêles & pincettes, & ſe mordait les lévres. Julie faiſait les honneurs de la maiſon avec cet air d'aiſance & d'enjouement dont je vous ai tant parlé : il était tard ;

l'heure du souper ne fut point dérangée : on nous servit à l'ordinaire ; le couvert de Lucile n'échappa pas à la vigilance polie de sa rivale ; les deux enfans eurent aussi leurs places : Julie se mit entre les deux, les caressa indistinctement, les invita à chanter, but, mangea, parla comme à l'ordinaire. Lucile & moi la regardions avec étonnement ; nous ne touchâmes à rien. Les enfans se retirent enfin, les domestiques les suivent ; je reste avec, ... dirai-je mes deux femmes ! ..... Lucile parla la premiere..... » Monsieur (me dit-elle d'un ton de politesse froide & forcée) » pourrais-je vous demander » où je suis ? chez qui je suis descen-» due ? A l'air, aux soins que se donne » Mademoiselle, je serais tentée de » croire que je l'importune : je pen-» sais être chez vous ; me serais-je » trompée ? « ... *Oui, Madame, cette maison*

maiſon m'appartient : en voilà le contrat dont je vous fais préſent, je le joins au reſte de ma fortune que je vous ai deſtinée depuis long-tems.... A moi, Mademoiſelle ! .... *A vous, Madame. Si vous connaiſſiez bien le prix que je puis mettre à ces ſortes de choſes, vous ſeriez moins étonnée. Je vous ai fait un don plus cher à mes yeux, ſans doute indifférent aux vôtres; mais, du moins, qu'il ne vous ſoit pas odieux ! Daignez être la mere de Martian, & je chérirai dans vous l'épouſe de Clifort....* A ces mots, Lucile demeura quelque tems comme frappée de la foudre. .... » Troublée, » anéantie (repliqua-t-elle avec con- » fuſion) je doute encore ſi c'eſt à » moi que vous parlez.... Je vous ai » mépriſée ; j'en rougis : votre ame » eſt au-deſſus de la mienne ; je l'a- » voue, je le dirai à toute la terre ; » n'exigez rien de plus. Incapable de » reconnaiſſance, je n'accepte aucun

M

» de vos dons : incapable de vous
» aimer, je renonce à votre amitié...
» Je vous admire, je vous hais, &
» je pars «..... A ces mots, elle s'échappe avec la rapidité de l'éclair. La nuit était trop avancée pour prendre le parti de retourner à la ville. J'obtins d'elle qu'elle attendrait le jour; elle y consentit à peine, & la révolution de la nuit l'ayant mise dans l'impossibilité d'exécuter son dessein, elle est encore au lit qu'elle espére, dit-elle, ne quitter qu'avec la vie.... Julie, inquiéte, attentive, lui prodigue les soins d'une amie tendre, & ce spectacle, à la fois attendrissant & terrible, est peut-être pour moi le comble des maux que j'ai soufferts..... Adieu, mon oncle, j'ai dérobé cet instant à mes tristes devoirs; je retourne où l'amour & la crainte m'appellent.... Ah ! s'il était vrai, si vous aimiez

un peu le pauvre Clifort, vous n'hésiteriez pas un instant à voler à son secours. Jamais votre présence ne lui fut si nécessaire ; mais vous ne l'aimez pas, il n'est aimé de personne.



LETTRE XVII.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

GEORGES Thomas, Citoyen de Geneve, oncle du plus grand fou qui ſoit né dans ſa République, eſt depuis deux heures à Paris, & déja s'y ennuye. Le porteur de ma Lettre va te prendre avec ma chaiſe ; il t'amenera s'il te trouve encore en vie : tu viendras m'embraſſer, & tu t'en retourneras bien vîte. Je hais les amoureux, & je ſuis ſûr que tu m'ennuyeras à la mort.

Par la même raiſon, je me garderai bien d'aller à ton hermitage. O mon Patron Georges ! que deviendrais-je s'il fallait tâter le pouls à l'une, donner un verre d'eau à l'autre qui ne manquerait pas de s'éva-

nouir réguliérement ſix fois par heure.... Pour Julie, encore paſſe; je la crois moins bégueule, mais je veux l'aimer de loin, de loin.... Me voilà ton voiſin : nous nous écrirons par la petite poſte de Paris, qui me paraît un très-bel & bon établiſſement très-commode pour les gouteux, les amans & les anonymes : nous nous écrirons neuf fois par jour, s'il le faut, & nous ne nous verrons point.... Oui, toutes réflexions faites, je te diſpenſe de venir, tu peux reſter dans ton infirmerie, je te tiens quitte de ton doux baiſer.... Mais, Monſieur mon neveu, mettez d'abord dans nos petits arrangemens, que je ne veux point laiſſer mes os à Paris : dépêchons-nous, s'il vous plaît; vous avez deux belles épouſées; choiſiſſez entr'elles, & choiſiſſez vîte : pour peu que vous panchiez d'un côté, ne balancez

pas... J'ai mes raiſons, ... je m'entends.... Tout cela s'éclaircira. ....
Que ſçait-on.... Mais dépêchons, mon neveu, dépêchons.



LETTRE XVIII.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

Il a donc fallu vous faire violence pour vous voir un inſtant, après trois mois d'abſence.... Si peu d'empreſſement de revoir votre neveu, votre ami ! Ah ! mon oncle, ce n'eſt pas ſans raiſon, ſi je me plains quelquefois de votre peu d'amitié...... Cependant c'eſt pour moi ſeul que vous avez entrepris ce voyage.... Il pourrait bien ſe faire qu'il n'y eût de votre part qu'un peu de ſingularité.

Pourquoi m'évitez-vous? Doutez-vous que votre préſence ne me ſoit chere ?...... Lorſque je réfléchis à l'entretien que nous avons eu enſemble, je ne conçois rien à vos

procédés, encore moins à vos discours vagues ; vous parliez autrefois plus affirmativement, vous m'indiquiez l'épouse que je devais choisir.... Je n'y comprens rien du tout.

En vain vous me laissez le choix : on n'apperçoit que trop que vous panchez toujours pour Julie ; c'est Julie que, dans tous les tems, vous avez nommée votre niéce ; vous n'en parlez qu'avec une émotion, un enthousiasme, ... un trouble ! ... Allons, je vous dois cette déférence, j'épouserai Julie, mon oncle, je l'épouserai, mais connaissez avant toute l'étendue de mon sacrifice.

J'ai des choses si basses, si humiliantes à vous révéler, je me suis si fort avili à mes propres yeux, que je crains de m'avilir aux vôtres ; mais vous exigez, sous les peines qu'impose l'amitié, que mon cœur n'ait

rien

rien de ſecret pour vous... Apprenez le comble des horreurs.

Lucile avait long-tems flotté entre la vie & la mort, dans cet état cruel où chaque jour détruit douloureuſement l'eſpérance de la veille. Sa neuvieme nuit avait été ſi violente, que le bruit de ſa perte infaillible avait effrayé mon réveil ; je volai vers elle avec un ſaiſiſſement mortel, &, m'étant apperçu que ma préſence lui était néceſſaire, je me déterminai à ne la plus quitter. Hier, dans l'effort de ſon agitation, elle prononça pluſieurs fois le nom de ſon époux, & ſe plaignit d'en être abandonnée. Les femmes qui l'environnaient, cherchaient à calmer ſa douleur ; &, après avoir épuiſé les faibles conſolations que peut offrir l'eſpérance, l'une d'entr'elles, plus ingénieuſe, lui dit d'un ton perſuaſif, que *l'ardeur de la fiévre avait*

ſans doute effacé de ſa mémoire ce qui s'était paſſé la veille ; que, la voyant en danger, je lui avais renouvellé mes ſermens & reconnu ſa fille. Je ſaiſis avidement cet ingénieux artifice ; j'appuyais, je proteſtais, je perſuadais, je m'applaudiſſais déja du ſtratagême innocent qui lui rendait la vie, lorſque l'inſtant du repentir arriva... Le ſoir, je reſtai ſeul avec elle : après quelques inſtans d'un entretien paſſionné de ſa part, tendre, mais contraint de la mienne, elle fut étonnée de me voir prendre mon épée..... Vous ſortez, Clifort, me dit-elle avec émotion? ..... Je ſentis le pas gliſſant où je m'étais engagé ; je m'excuſai ſur le ſecret de notre hymen ; j'alléguai qu'il n'était pas encore tems de le révéler à Julie ; que nous devions du moins cet égard à cette fille généreuſe ; que nous étions chez elle ; qu'il ſerait indécent......

Je lui parlais ſans doute du ton du menſonge, juſqu'alors étranger dans ma bouche ; je m'en apperçus dans ſes regards : elle n'articula pas un mot ; mais ſes yeux attachés à la terre, & ſon front tout-à coup obſcurci d'une affreuſe pâleur, ne me décélerent que trop le ſupplice de ſon ame.

Elle appella, demanda doucement qu'on la remît ſur ſon lit, leva les yeux au Ciel, & dit à l'une des femmes qui lui donnaient des ſecours : ... » Ma chere Aménaïs, c'eſt la derniere » fois que la triſte Lucile t'afflige & » t'importune ».

Je réfléchiſſais cependant, je me rappellais l'état où je l'avais vûe, je ſentais le danger où j'allais expoſer ſes jours. Julie, d'un autre côté, m'intimidait de ſes regards jaloux.... Etait-ce là le prix de l'hoſpitalité, des ſoins compâtiſſans, des veilles

même que la délicateſſe de ſa complexion avait ſupportées, pour qui? Pour ſa rivale! pour cette même rivale qui, chez elle, preſqu'à ſes yeux... Ah! ce ſentiment était révoltant... Je me fis un effort: j'approchai du lit de Lucile, & lui baiſant tendrement les mains que j'arroſais de mes larmes, je lui répétais une partie des froides raiſons qui l'avaient ſi peu perſuadée....

Dieu, qui connais mon cœur! par mon averſion pour tout ce qui tient au menſonge, tu juges ſeul du tribut que je donnais à l'humanité?

Croyant l'avoir un peu tranquilliſée, je gagnais triſtement l'iſſue de l'appartement.... Vous me quittez, Clifort, me dit encore Lucile..... Mon oncle! qu'euſſiez-vous dit? Qu'euſſiez-vous fait? Ces dernieres paroles, la voix qui les prononça, me navrerent le cœur; je courus à

Lucile, il était tems : déja ſa voix entrecoupée... Raſſurez-vous, m'écriai-je : heureuſe épouſe, embraſſez votre époux..... Mon oncle, épargnez-moi le reſte du détail ; Lucile m'aimait : ſon approche, ſa reſpiration ſeule ne me fut jamais indifférente ; elle croyait être dans les bras de ſon époux..... Baiſſez le voile & plaignez-moi.

P. S.

Me conſeillez-vous encore de paſſer du lit de Lucile dans celui de Julie ? Je l'ai promis : dites un mot, & je vous tiens parole ; mais, mon oncle, je ſuis un monſtre qu'il eſt de votre honneur d'étouffer.



Billet de Georges Thomas, à ſon Neveu.

» Je perſiſte à ne point donner
» de conſeils, j'ai mes raiſons, n'en
» parlons plus.... A propos de rai-
» ſons, Lucile avait auſſi les ſiennes
» lorſqu'elle rejettait avec aigreur tes
» propoſitions de chaſteté, & j'avais
» les miennes de rire. J'écoute, j'ob-
» ſerve & ne dis rien ».



LETTRE XIX.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

Ah ! périssent mille fois ces superbes idoles que l'enfer enfanta pour le supplice de l'homme ! que leurs attraits fannés, éclipsés s'évanouissent comme l'ombre ! que cette forme enchanteresse, ce langage de la volupté, ce soupir du sentiment, ce tout enfin, cet ensemble perfide qui subjugue tout d'un coup d'œil, s'anéantisse avec la rapidité du vœu coupable que je fais !

Mon cœur épuisé de tendresse, se révolte enfin contre l'auteur de son supplice : l'amour dégénére en fureur ; je suis furieux, frénétique, obsédé sans doute de quelque esprit infernal...... Vous douteriez-vous

jamais? ... Ah Ciel ! concilier deux femmes ! ... Ce ſont des Anges, je l'ai dit; mais ces Anges-là ſont antipathiques entr'eux. Il n'eſt pas juſqu'à Julie, juſqu'à la céleſte Julie, qui n'ait trouvé le ſecret de me rendre à jamais ſon ſexe odieux. Elle a ſçu ma derniere, ma déteſtable aventure ; elle prétend qu'en effet Lucile eſt mon épouſe.

Si j'oſe repliquer, elle s'emporte, me prodigue les noms de fourbe, de ſuborneur.... Moi, mon oncle ! moi un ſuborneur ! ... Vous ſçavez, Dieu ſçait ſi j'ai pû m'en défendre, combien j'ai réſiſté : il y allait des jours de Lucile... Julie ne m'écoute pas, perſiſte à me croire marié, me nomme le Prêtre, me cite des témoins, & me reproche ſur-tout de lui en avoir fait un myſtére.... Mon oncle, j'aurais eu bonne grace de l'appeller pour témoin.... Ah ! les

femmes ſont d'une injuſtice, d'une aigreur, & ſur-tout d'un orgueil inſupportable.... Un crime bien plus atroce encore que j'ai commis ſans le ſçavoir, c'eſt de n'avoir pas reconnu le petit Martian.... Je devais l'appeller auſſi, le rendre ſpectateur de mes plaiſirs, & lui apprendre ainſi à reſpecter ſon pere... Oh femmes! têtes maudites!.... Mais, lui dis-je, en ſuffoquant de colére, vous me déſeſpérez, vous m'aſſaſſinez; je vous jure, j'atteſte la terre, le Ciel, le Diable, que vous êtes dans l'erreur: point de replique; elle s'échappe avec dédain; ſon départ eſt arrêté; elle part, mon oncle, elle me fuit; demain eſt le jour funeſte, je la perds pour jamais..... O nuit exécrée! ô faibleſſe que je crus un effort de vertu ſublime! ô Lucile! que tes faveurs ſont ameres!

Je ſuis offenſé, vivement offenſé;

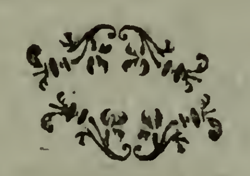
& puiſque Julie m'outrage, me mépriſe, il me reſte dans ſa rivale une vengeance aiſée, peut-être légitime.

Ils n'étaient pas encore formés, ces nœuds que Julie me reproche ; ils le ſeront, mon oncle, ils le ſeront bientôt, peut-être ce ſoir même. Je veux que le fracas de la fête porte demain à l'injuſte Julie le remord avec le réveil : je veux que les flambeaux d'hymen éclairent ſon départ : je veux.... Ah ! je voulus la rendre heureuſe ; puiſſe-t-elle l'être ſans moi.



BILLET DE GEORGES THOMAS à son NEVEU.

» LUCILE part, dis-tu, je le croi-
» rai quand je le verrai. Mes idées
» commencent à se débrouiller.. ..
» si cette nuit elle tombait en syn-
» cope, & que par un adroit strata-
» gême, ... un innocent artifice....
» Tu m'entends, fais-moi l'amitié
» de m'avertir..... J'ai encore mes
» raisons pour cela.



LETTRE XX.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

Ce pauvre Clifort ! il avait deux femmes, il n'en a plus qu'une : la fortune le ſert malgré lui, & il s'afflige, ce pauvre Clifort ! En vérité, je ſuis tenté de m'arracher les cheveux de concert.

Sçais tu que tu m'as décrié trop tard ce ſexe aimable dont tu m'as fait tant de fois l'éloge ſéducteur. Tu m'en as paru ſi long-tems enthouſiaſmé, qu'à force de me vanter les douceurs du mariage, tu m'en as fait naître l'envie. Il ne manquait plus à tes malheurs que de me voir marier, & de perdre, avec les biens de Julie, la ſucceſſion d'un oncle

paſſablement à ſon aiſe. Je crois que céla t'arrivera encore.

J'épouſe une veuve jeune, jolie, ſage, charmante... J'aurai un héritier qui n'eſt point toi.... Oui, un héritier... Il ne faut pas rire! Cependant, comme tu n'es point riche, & qu'il faut un peu d'égalité entre les hommes, je t'offre un appartement dans ma maiſon : j'irai m'y fixer avec ma chaſte moitié : ainſi cette petite famille que tu voulais raſſembler, le ſera inceſſamment. Nous vivrons à frais communs ſur le produit de nos terres communes : point de partage entre nous, tout égal entre nos enfans. Je mets à tout ceci une petite clauſe ſeulement. C'eſt que tu réformeras de ton premier plan de ſociété, la communauté des femmes : chacun notre Ange, & rien de plus! A propos d'Ange, Julie eſt arrivée.. Je ne ſçais par quel hazard

nous nous ſommes rencontrés ; n'importe, je l'ai vûe.... Elle était un peu piquée contre toi ; mais je la crois appaiſée. Tu pourras la revoir bientôt, plutôt que tu ne penſes..... Elle m'a confirmé ton mariage. Il s'eſt fait, dit-elle, avec un grand fracas, le jour même de ſon départ : elle s'en conſolera, mon ami, on ſe conſole de tout. Je prends part à ta joie, à celle de Lucile ; tout le monde ſera content. Adieu.



LETTRE XXI.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

ONCLE de Clifort, arrêtez ! Quelques ſoient mes ſoupçons, tremblez de les juſtifier. Ah Ciel ! que ſignifie cette Lettre enjouée & myſtérieuſe ? Quoi ! c'eſt en ſouriant que mon oncle me donne la mort ? Arrêtez, cruel, arrêtez. Une lueur affreuſe ſe répand ſur le ſens de vos Lettres ; j'y vois naître par dégrés le coupable amour.... Ce portrait, cet enthouſiaſme, ... ces idées vagues, & tout à coup un mariage conclu, arrêtez, dans l'inſtant même où Julie..... Tout confirme mes craintes ! Cependant, s'il en eſt tems encore, différez au moins d'un jour, apprenez le dernier revers qui manquait à

mon infortune... J'ai perdu Lucile : arrachez-moi Julie ſi vous l'oſez.

Vivement offenſé de l'injuſtice de Julie, de ſa prévention bizarre, obſtinée, j'avoue que j'affectai d'irriter ſa jalouſie, je feignis les apprêts d'un hymen qui n'eſt point accompli, qui ne s'accomplira jamais.... Je la vis partir avec un dépit mortel, &, dans l'égarement de ma raiſon, je portai à Lucile mon déſeſpoir & mes larmes pour garants de mon amour. Il ne fut pas en moi de contenir ma douleur ; elle éclata avec violence. Bleſſé d'un trait mortel, je crus que tout devait finir avec moi ; je ne ménageai point la ſenſibilité de Lucile : élle était à peine convaleſcente ; vous avez ſû le genre, le dégré de ſon mal, & le fatal reméde qui le pallia quelque tems. Elle était encore dans cet état d'épuiſement où le moindre ſouffle ouvre

la

la tombe entr'ouverte, lorſque ces apprêts affectés vinrent allarmer encore ſa tendre ſollicitude. Elle croyait être mon épouſe, & ne concevait pas l'objet de cet appareil : je ne lui déguiſai rien de la vérité. D'abord elle vit avec douleur que je l'avais trompée ; elle n'examina pas ſi j'avais fait ce ſacrifice au deſir de la conſerver, ſi j'avais pû m'en défendre, ſi ce menſonge était l'enfant du crime ou de l'humanité.... (Les femmes ſont diſpenſées par état de tout examen.) Elle ſe crut trahie, & ne voulut rien entendre : elle s'exhala en reproches, dont mon chagrin farouche ne tempéra pas l'amertume. Le ton dont je lui parlai, l'air de déſeſpoir qui me rendait effrayant, les traces de mes larmes, le déſordre de ma raiſon, tout lui decéla l'état de mon cœur. Elle apprit au moment même le départ de

Julie : elle imagina que ces apprêts lui étaient réſervés ; que je ne lui donnais la main qu'au refus de ſa rivale. Je me juſtifiai mal, & ne la perſuadai point..... Elle inſiſte, je m'emporte ; ſes larmes aigriſſent mon courroux : je m'échappe furieux, & m'enferme le reſte du jour (jour du départ de Julie.) Je ne vous dirai pas quelle fut la nature de mes réflexions : j'en fis peu, je ſentis encore moins, je ne verſai pas une larme ; je paſſai la nuit dans un état de ſérénité que je n'avais pas éprouvée depuis long-tems ; mon ſommeil fut profond & tranquille. A mon reveil, je m'examinai froidement ſur le parti que j'avais à prendre : le premier qui ſe préſenta, fut d'épouſer Lucile. Je me ſerais déterminé de même au ſecours du poiſon..... N'importe, je marche gravement à l'appartement de Lu-

cile ; je voulais la conduire à l'Autel ; elle descendait au tombeau..... La pâle lueur d'un flambeau presqu'éteint, se mêlait avec effroi au triste crépuscule d'un jour sombre & chargé d'oragés. A cet horrible mêlange de clartés funébres, j'apperçois un billet ouvert, des caracteres inégalement tracés, un vase à moitié rempli d'une liqueur infecte.... Je lis en tremblant le billet que voici.

» Il y a long-tems, Clifort, » qu'ennuyée de la vie, j'essayais » chaque jour mon courage, & » toujours sans succès : aujour- » d'hui une force inconnue me fait » envisager la mort sans effroi. J'a- » vais appellé Juliette : mon des- » sein était de la dégager aussi des » funestes liens qui l'attachent à la » vie.... La main d'une mere est mal

» aſſurée ; j'ai pâli, je n'ai pû...... Je
» l'arrache à ma propre fureur, &
» la conduis dans un azyle où l'on
» reſpecte l'infortune. Ce devoir
» rempli, Lucile ne ſera plus ».

Je vole ſur le champ à ſa pourſuite ; j'arrive à Fontainebleau, où, ſur les indices que j'en ai donnés, on prétend qu'elle a paſſé la nuit. Cent émiſſaires en font la recherche, tandis que je vous écris..... Je tremble d'apprendre ma perte...... Tremblez de m'avoir tout ôté..... Je ſuis peut être dans l'erreur ; mais ſi le choix que vous m'annoncez, s'eſt fixé ſur Julie, frémiſſez, mon oncle ; vous croiriez avoir fait beaucoup pour moi : je préfére le poiſon, l'échafaud même. Julie eſt à moi : ſi vous me la raviſſiez, ſes remords égaleraient les vôtres. Atten-

dez du moins, attendez que vous le puiſſiez ſans crime.... Ah Ciel !.... J'entends.... M'apporte-t-on la vie ou la mort?



LETTRE XXII.

GEORGES THOMAS à CLIFORT.

Il eſt trop tard, mon ami, tes menaces, tes imprécations, tes terreurs que je crois peu fondées, n'empêcheront pas que l'infortunée Julie ne ſoit à jamais l'heureuſe épouſe de Georges Thomas : il eſt trop tard d'un jour.

Ceſſe de réclamer des droits abjurés par toi-même ; &, lorſque le Ciel daigne étendre ſur toi ſa bienfaiſante main, ne l'indigne pas par une ingratitude auſſi baſſe qu'elle eſt bizarre.

Si j'ai fait quelque choſe pour toi, ſois ingrat : je n'ai jamais eſpéré de l'homme un ſentiment plus juſte, mais adore la Providence, je ne ſuis

que l'inſtrument de ſes bienfaits.

Quel était donc ton eſpoir, homme cupide & licentieux? De conſerver deux femmes! L'oſais-tu? L'eſpérais-tu? Le pouvais-tu? ... Je partage tes peines au lieu de condamner tes erreurs; j'approuve, j'autoriſe ta juſte ſenſibilité; j'entre dans des détails que tout autre que moi eût rougi de connaître: je cherche avec toi les moyens de tout concilier.

Mere plus tendre qu'amante paſſionnée, Julie me paraît plus propre à des vûes folles à mon âge, vûes que l'aveugle amitié peut ſeule rendre excuſables.... Je forme dans mon cœur un projet que ma raiſon combat; j'obſerve, je différe, je démêle dans tes Lettres une préférence marquée pour Lucile; je vois que le devoir ſeul t'impoſe envers Julie une contrainte pénible à ton amour; j'apprends que, ſous le prétexte

plausible de la nécessité, tu contractes encore un engagement avec Lucile. Julie, répudiée par ton choix, témoin du triomphe de sa rivale, s'échappe avec son fils. Ce jeune infortuné se jette dans mes bras : sa mere me le confie, pleure sur son opprobre & non sur elle : alors mon cœur s'ouvre avec transport au cri de l'humanité. Ce n'est point un époux qu'il faut à Julie, c'est un pere qu'il faut à Martian. Il est digne d'en avoir un ; je me crois digne de l'être, & je le suis ! Je le reçois dans mon sein, j'efface son opprobre, j'essuye les larmes de sa mere, j'étouffe tes remords dans les bras de Lucile ; voilà ce que j'ai fait, ose me le reprocher..... Eh ! qu'ai-je fait pour moi ? Suis-je d'un âge, d'un caractere à brûler des feux ? Moi amoureux ! Je le fus à vingt ans ; il y en a quarante que je déteste

l'instant

l'inſtant où je le fus..... J'aimai la gloire de ma Patrie, de ma maiſon; j'aimai l'humanité, toi ingrat, & rien de plus. Si l'eſtime la plus pure, l'intérêt le plus tendre, ont préſidé aux nœuds qui m'uniſſent à Julie, c'eſt un bienfait du Ciel : il mit toujours un prix aux bonnes actions. En un mot, Julie eſt mon épouſe; Lucile ſera bientôt la tienne : (car je ne crois gueres aux femmes qui s'empoiſonnent.) Il fut un tems où ni l'une ni l'autre n'oſaient eſpérer un époux; il fut un tems où Martian & Juliette n'oſaient eſpérer un pere : ils en ont un l'un & l'autre; il fut un tems où ton dernier eſpoir était dans le crime : aujourd'hui ta félicité va être auſſi pure que la mienne..... Rentre donc dans toi-même, & rougis de ton injuſtice. Je te l'ai dit déja, l'amour n'eut point de part à tout ce que j'ai fait; un ſentiment

plus ſaint aſſure à Julie, à ſon fils, un bonheur plus durable. Courbé ſous le faix des ans, conſumé par mes longs travaux, reſte infortuné de moi-même, je ſçais m'apprécier, je ſçais que je n'ai fourni à l'opinion qu'un vain titre, aux loix qu'un ſimulacre de pere, qu'un fantôme de mari; mais Julie ne voulait préciſément que ce fantôme reſpectable. Je lui ai promis d'être ſon pere & celui de ſon fils; je n'ai donc rien promis au-delà de mon pouvoir!

Oui, je ſerai leur pere, je ſerai le tien, celui de Lucile, celui de tes enfans; je demande au Ciel quelques années encore pour vous rendre tous dignes de ſes bienfaits. Songe que tu m'as nommé toi-même le pere de ta petite famille; j'en accepte avec tranſport le titre auguſte & déſiré: ma tendreſſe inépuiſable peut vous

ſuffire à tous ; mon cœur , tout ce que je ſuis, tout ce qui eſt à moi vous appartient à tous. Clifort , je t'invite encore au partage ; raſſemblons-nous enfin ſous les auſpices de la vertu : que tes derniers neveux béniſſent ma mémoire : que tes enfans honorent leurs meres : que la poſtérité, étonnée de tes malheurs, s'étonne encore davantage de ta félicité prochaine. Lorſque tu fermeras mes yeux, dis à ta famille attendrie : *Ne pleurez pas, mes enfans, il fit des he-reux.... Il le ſera....* Mais l'impatiente Julie veut ajouter quelque choſe à ma Lettre ; je lui céde la plume.

» Moi , des remords , Clifort ! » Pourquoi donc aurais-je des re-» mords ? Vous aurais-je offenſé ? » Aurais je porté quelque atteinte à » votre honneur , à votre état , à » celui de vos enfans ? J'en aurais

» ſans doute, & je plains tout mau-
» vais cœur qui....... Mais tout eſt
» réparé ; rentrez dans le calme,
» jouiſſez du prix des vertus de votre
» oncle.

» Vous menacez, Clifort ! Eh !
» mais, ſans chercher à rappeler des
» tems qui ne ſont plus, des outra-
» ges effacés, quel eſt celui de nous
» qui a droit de ſe plaindre ? ... Non
» que je me plaigne, gardez-vous de
» le penſer ! Je bénis mon deſtin, je
» bénis mon bienfaiteur, je vous
» bénis vous même comme la cauſe
» indirecte du bonheur dont je jouis ;
» mais, puiſque l'on m'accuſe, je
» dois me juſtifier ; votre oncle m'en
» a donné l'exemple : ſi cette ame
» ſublime eſt deſcendue juſques-là,
» quel mortel oſerait rougir ſur ſes
» traces ?

» Vous crûtes m'aimer, je vous
» aimai en effet ; un malheur inoui,

» des obſtacles que je n'ai jamais
» bien approfondi, s'éleverent entre
» nous : vous m'abandonnâtes au
» déſeſpoir, à cet état horrible où
» la mort eſt l'unique recours de
» l'homme ſenſible à l'honneur ;
» mais l'excès de mon malheur mê-
» me fut ma ſauve-garde funeſte ; &
» ce qui mit le comble à mon op-
» probre, fut le lien fatal qui m'at-
» tachât à la vie. Ce fut ce même
» Martian qui, m'arrachant à ma re-
» traite au bruit de votre infortune,
» me rappella vers vous. Penſez-vous
» que Julie, après quinze ans de
» honte & de larmes, dût vous por-
» ter alors un cœur ouvert à la ten-
» dreſſe ? Non, Clifort ; la faculté
» d'aimer, long-tems ſuſpendue dans
» mon cœur, attendait, pour agir,
» que Martian lui donnât l'impul-
» ſion. Le pere de Martian pouvait
» ranimer ſeul cette ame aimante ;

» trop long-tems assoupie ; je crus
» le retrouver en vous. Dans ces pre-
» miers instans, si je ne vous vis pas
» avec tendresse, du moins je vous
» revis sans haine ; c'était beaucoup,
» Clifort ! J'espérai, j'attendis, je
» dissimulai mes chagrins ; mon at-
» tente s'évanouit ; je me retrouvai
» précisément à cet instant où je ne
» vous devais que de la haine.... Je
» ne vous ai donc plus aimé ! Je ne
» vous ai donc rien promis ! Vous
» êtes donc injuste de vous plaindre,
» & d'autant plus injuste que vous
» avez été plus inhumain, que vous
» n'avez pas daigné donner votre
» nom à celui à qui vous osâtes don-
» ner le jour. Hélas ! je bornais là
» tous mes vœux : à ce prix, j'aban-
» donnais ma fortune à ma fiére ri-
» vale ; vous avez méconnu votre
» fils. Il a trouvé un pere, ce fils
» infortuné : je l'ai trouvé ce mortel

» généreux qui, effaçant l'outrage de
» mon front, le fait réjaillir ſur le
» vôtre. Je mets en lui ma gloire,
» mon bonheur & ma joie. Après
» quinze ans d'un pénible ſommeil,
» mon cœur reprend ſes droits &
» ſon activité. Un nouveau jour me
» luit, un nouvel eſſor m'entraîne
» vers le bienfaiteur de mon fils ; je
» n'examine point quel eſt le mortel
» qui paſſe tout-à-coup dans mes
» bras étonnés ; je vois le pere de
» Martian, & dans ce titre ſeul, mon
» ame contemple avec tranſport le
» reſtaurateur de mon être ; mon
» amour, réſervé au ſeul pere de
» Martian, ne conſultant ni le nom,
» ni l'âge, s'échappe avec rapidité,
» m'enflamme pour votre oncle,
» qu'il embellit des traits de la jeu-
» neſſe. J'ai crû devoir vous dire une
» fois dans ma vie ma façon de pen-
» ſer : je ne ſuis pas aſſez contente

» de moi pour me chérir moi-même:
» je m'aime dans mon fils, j'aime tout
» en lui : de tout ce qui le touche,
» rien ne peut m'être indifférent: avec
» lui, je vous aurais aimé, beaucoup
» aimé ſans doute : ſans lui, je ne
» vous dois rien. Vous ne me devez
» rien ; je ſuis heureuſe ; puiſſiez-
» vous l'être. Adieu, Clifort.



LETTRE DERNIERE.

CLIFORT à GEORGES THOMAS.

O MON Ange tutelaire ! prenez part à ma joie, j'ai retrouvé Lucile... Elle eſt pour jamais votre niéce.... Je viens.... Je ſors de ſes bras.

Son deſſein, avant de quitter la vie, était de revêtir ſa fille du cilice funeſte : elle s'était précipitée dans un de ces gouffres ſanctifiés par l'erreur où la frénétique jeuneſſe enſévelit avec ſes charmes l'eſpoir de la ſociété ; & déja Juliette effacée du nombre des vivans.... Ah Dieux ! je frémis quand j'y penſe.... Je lui ai donné une ſeconde vie, mon oncle ; je l'ai arrachée à ces retraites ſépulchrales ; j'ai conduit ſa mere à l'Autel ; j'y ai porté Juliette en triom-

phe. Là, à la face du Ciel, j'ai renouvellé des ſermens dont le premier vous concerne, celui de mourir un inſtant avant d'être ingrat. Là votre niéce a formé des vœux dont le plus ſaint, le plus invariable, fut dicté par l'amour que vous nous inſpirez. Grand Dieu (a-t-elle dit) retranchez du printems de mes jours pour ajouter à ſon automne ! Là Juliette enfin (offrant à l'Eternel des fleurs qu'elle-même a cueillies) lui adreſſa cette innocente priere : » O Vous qui donnez un pere à » l'orphelin, vous récompenſez ſans » doute les bonnes actions ; veillez » ſur les jours du bienfaiteur de ma » famille entiere, & que l'encens » de ſes vertus s'éleve juſqu'à votre » Trône, comme le parfum de ces » fleurs ».... Le Ciel nous a exaucés ſans doute : je le ſens au deſir ſecret qui nous preſſe de nous unir à vous.

Nous lui obéiſſons avec tranſport, & demain vous verrez vos enfans aux genoux de leur pere... Adieu, mon oncle, mon excellent oncle, mon... mon Dieu ſur la terre.

FIN.

